Directeur : Antoine TURMO
Adresse : VIe Union Régionale C. N. T.
Bourse du Travail
Place Saint-Sernin
TOULOUSE (H.-G.)

ABONNEMENT
Annuel .. .. 20,00 NF
Semestriel .. 10,40 NF

ESPOIR

CNT AIT

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C. N. T. F.

N° 45 — 11 novembre 1962 — Prix : 0,40 NF

Editorial

COUP D'ŒIL SUR LE MONDE

SUSPENSE, par volonté expresse de Mr. Kennedy, auteur du blocus de Cuba et de ses conséquences possibles. La présence de bateaux russes voguant vers la petite île, devenue centre de l'attention mondiale, n'avait rien de rassurant.

Par bonheur, ces messieurs se sont mis d'accord pour trouver une issue à un conflit, assez grotesque en réalité, car, vraiment, nous n'arrivons pas à comprendre le pourquoi ni le comment de son éclosion. Mr. Kennedy avait sans doute besoin d'un coup d'éclat face à son pays. Il a choisi de dévoiler spectaculairement ce qui paraît-il, n'était un secret pour personne : l'existence de rampes de lancement russes à Cuba. En tout cas, M. Krustchev a tendu une perche à son confrère américain, entrant dans le jeu et sauvant la face avec la prétendue « découverte » de bases américaines en Turquie. M. « K » se plait à jouer les grands seigneurs moscovites.

Tragi-comédie cubaine, qui nous a fait vivre quelques jours d'angoisse et dont il faut tirer une seule conclusion : Cuba, comme l'Espagne en 1937, sera sacrifiée. Staline alors, Krustchev aujourd'hui, laissent tomber toutes les causes qui leur semblent perdues ou qui pourraient entraîner l'U.R.S.S. dans des chemins par trop épineux. Il y a 25 ans ce fut la Non-Intervention, acceptée par l'U.R.S.S., dont l'attitude et les conseils imposèrent à la République espagnole le retrait des Brigades Internationales, contre la promesse d'une aide en sous-main, par des avions, des armes, des techniciens, etc. Petit à petit, armes, techniciens et avions se firent de plus en plus rares sur le front espagnol et l'Espagne fut abandonnée à son sort par l'U.R.S.S. L'histoire se répète à Cuba. Toutes les concessions faites par Fidel Castro aux communistes ne serviront à rien. Cuba devra se résigner à lutter avec ses seules forces et, si les U.S.A. décidaient de l'envahir, à succomber. Quand donc les peuples apprendront-ils à connaitre le vrai visage du Pouvoir, même lorsque ce Pouvoir se déguise en Pouvoir socialiste ?

— ◆ —

Suspense en France. Le referendum de M. de Gaulle a été avancé. Mettra-t-il ses menaces en pratique — les 70 % de voix n'ayant pas été obtenues — et se retirera-t-il, toutes voiles dehors, à Colombey ?

Les milieux politiques ont de plus en plus tendance à devenir des pépinières de futurs pensionnaires de la Comédie Française. Leurs plus dignes représentants ont recours, avec une fréquence qui nous alarme, à la comédie politique du plus pur style.

La récente représentation qui eut comme figurants 27 millions d'électeurs français, a réussi en tout cas un tour de force difficile : sur des congratulations réciproques, tout le monde s'est dispersé. Malgré une majorité de OUI, vu le nombre de NON obtenus par l'opposition, celle-ci se déclare satisfaite et convaincue de ce que tout cela servira de leçon au chef de l'Etat. Et, forte de cette conviction optimiste, elle met un pied dans l'étrier des élections prochaines, qui lui donnera — du moins l'espère-t-elle — la possibilité de gagner sa deuxième manche contre De Gaulle.

Même ceux qui ne croient plus à la politique ont droit à se sentir satisfaits : 23,75 % d'abstentions c'est honorable.

Et, pendant ce temps-là, le consommateur, l'homme de la rue, a chaque jour des difficultés plus grandes pour joindre les deux bouts : Pain plus cher, viande plus chère, transports plus chers. Et une liberté chaque jour plus précaire.

Mais la France est un pays démocratique, où tout finit par des chansons et des... referendums.

— ◆ —

Suspense chinois d'autre part. Les forces de Mao-Tsé-Toung poursuivent leur offensive contre l'Inde. L'O.N.U., toute affairée à la résolution du conffit russo-américain, n'a pas pris très au sérieux cette petite guerre. Des milliers de vies iront pourtant se perdre dans ce coin... perdu.

L'Inde, pays neutraliste, risque d'être entrainée dans une guerre qu'elle n'a ni cherchée ni souhaitée. La Chine élargit ses frontières, tandis que le dialogue amorcé se perd dans d'interminables palabres dont les chinois, maintenus au marge de l'O.N.U., doivent se préoccuper fort peu.

— ◆ —

Et, pour terminer ce bref coup d'œil sur le monde et sur ses spectacles, il est amusant de constater que les russes, qui ont sorti cette histoire inédite des basses américaines en Turquie, n'ont fait aucune allusion aux bases américaines en Espagne. Celles-ci ne doivent certainement pas les gêner.

Entre temps, Franco reçoit les visites des représentants du capital allemand et du capital américain, qui se préparent à faire de grands investissements en Espagne. Il cherche aussi, avec Balafrej, à trouver une solution au problème que peut lui poser le gouvernement marocain, désireux de récupérer les places que Franco entend garder parce que les considérant définitivement intégrées au territoire espagnol : Ceuta et Melilla. Les pourparlers se poursuivent; les chocs entre marocains et espagnols aussi, d'ailleurs. Témoin les récents incidents entre bateaux de pêche espagnols et marocains et la tension qui règne dans les services de Police et des Douanes frontaliers.

— ◆ —

Les conclusions que l'on peut tirer de ce bref tour d'horizon sont assez déprimentes.

PETITES CAUSES, GRANDS EFFETS

En furetant, étant plus ou moins collectionneur de coupures de journaux, je suis tombé sur l'une d'elles et ai jugé utile de la faire connaître.

Peut-être que certains, si non beaucoup, ne connaissent pas tous les dessous de la révolution espagnole. Il y a des erreurs qu'il faudrait éviter par la suite.

L'entrefilet qui suit a été relevé dans un numéro de « La Dépêche du Midi » du 20-12-1955 et cueilli dans un reportage de René Mauriès, intitulé : « Le Rif - Guerre des Ombres ».

« *Dois-je rappeeler qu'en 1936 une délégatian des futurs chefs de l'Istiqlal se rendit à Barcelone, et, par le truchement du gouvernement catalan, proposa à la jeune république espagnole le marché suivant : « FAITES UNE PROPOSITION D'INTERVENTION EN FAVEUR DE L'INDEPENDANCE MAROCAINE, EN ECHANGE, NOUS EMPÊCHERONS LE RECRUTEMENT DES TROUPES MAROCAINES SUR LESQUELLES S'APPUIE LE GENERAL FRANCO, POUR TENTER SON COUP D'ETAT. » Madrid fit la sourde oreille. Et les tribus du Rif enrégimentées renversèrent la République.* »

Cette proposition fut donc faite peu de temps avant le déclanchement de la résistance au coup d'Etat de Franco, ce dernier étant prévisible. Ainsi par le fait que les politiciens socialistes et libéraux de la république espagnole ont eu peur de perdre le gateau détenu par la bourgeoisie, par ce fait là, le général Franco a pu entreprendre son coup d'Etat et le réussir. Combien de révolutionnaires espagnols ont ignoré telle chose et se sont sacrifiés dans un certain sens, inutilement. L'esclavage du peuple espagnol s'en est suivi et continue ainsi que l'histoire avec les mêmes aberrations et les victimes s'amoncellent.

Il reste à constater que si les républicains espagnols n'ont pas voulu reconnaître l'indépendance marocaine, à son tour, actuellement, Franco se trouve devant le même fait. Il rechigne comme un beau diable et il se peut qu'il y ait des éclats de ce côté-là. Le drame n'est pas près de cesser.

Par ailleurs, j'ai su que, lorsque les révolutionnaires espagnols, ont été les maîtres de la situation dans une partie de l'Espagne, a leur tour ils se sont adressés à l'Istiqlal, pour reconnaître la libération en faveur du peuple marocain, des territoires colonisés que les précédents gouvernements espagnols voulaient garder.

Il faut croire que l'Istiqlal, considérant que la conjoncture n'était pas la même que lorsqu'il fit sa précédente proposition, ne prit pas celle des révolutionnaires en considération. Et puis, certainement qu'il doutait de la victoire des révolutionnaires et subissait, jusqu'à une certaine mesure, l'influence des troupes marocaines levées par Franco.

Il reste donc à souhaiter que ces faits réels ne s'oublient pas et fassent réfléchir de façon que l'on puisse agir en conséquence, dès que possible.

CYRANO.

Il est strictement interdit aux économiquement faibles, de prendre connaissance de ce qui suit.

Les budgetivores français qui, pour vivre, disposent du budget fabuleux de 300 à 400 AF par jour, soit 9.000 à 12.000 anciens francs par mois ou 108.000 à 144.00 AF par an, doivent être fiers d'être des « citoyens à part entière », merveilleuse parole prononcée par M. de Gaulle, président de la République française et guide du peuple français, qui, pour régir la maison de l'Elysée et en récompense de ses gigantesques efforts (utiles) dispose d'un ridicule budget annuel de 1 milliard 057 millions et quelques poussières d'AF.

Cinéma

"Divorce à l'italienne"

Après la période du fascisme, l'Italie s'est donné une nouvelle Constitution qui renfermait pas mal de singularités. Ainsi la législation sur le mariage est très spéciale : on ne peut se marier qu'à l'église et le divorce n'est pas prévu. Quiconque est quelque peu familiarisé avec la mentalité italienne ne s'étonnera pas que cette loi ait été votée par la Democrazia Cristiana, naturellement, mais avec l'appui des communistes.

Tout le monde n'est cependant pas d'accord avec la situation existante, et assurément pas le metteur en scène Pietro Germi qui, dans son film satirique « Divorce à l'Italienne », fait passer un mauvais quart d'heure à la fidélité conjugale.

Le film veut nous montrer, sur le mode comique, comment la loi italienne laisse tout de même une porte de sortie pour qui veut se faire quitte de sa moitié, moyennant un petit sacrifice.

L'article 587 du code pénal dit que « celui qui provoque la mort de son épouse, de sa fille ou de sa sœur, au moment où elle est coupable de liaisons illicites, pourvu qu'il agisse sous l'emprise de la colère — parce qu'il a été porté atteinte à son honneur et à celui de sa famille — sera condamné à une peine d'emprisonnement de trois à sept ans ».

Comment ce texte de loi est-il appliqué, lorsque c'est un excellent avocat qui plaide, c'est ce qu'apprend le baron Ferdinand Cefalù le jour où, accidentellement, il assiste à une séance du tribunal où, pour un tel cas — une femme a tué son mari infidèle — la peine prononcée est très légère.

Or voila-t-il pas précisément que Ferdinand voudrait être débarrassé de sa femme fidèle, d'autant plus que sa nièce Angela est tout à fait à son goût. Aussi décide-t-il de tenter sa brave Rosalia en invitant l'un de ses anciens soupirants, le peintre Rosario Mule. Et, comme l'occasion fait le larron, malgré les meilleures dispositions du monde, Rosalia cède à l'amour ravivé du peintre. Le scandale éclate et Ferdinand tient naturellement à venger son honneur flétri, ce qu'il fait d'ailleurs prestement, avec son revolver. Stupéfaction générale et respect pour le baron Cefalù, qui n'est plus un raté, mais un homme d'honneur. Le jugement de la Cour d'assises, fondé sur l'article 587 du code pénal, est ce qu'attendait Ferdinand qui, après quelques mois « d'attente » en prison, peut épouser sa bien-aimée Angela.

Mais, durant le voyage de noce, la jeune épouse a déjà laissé tomber un regard bienveillant sur un autre jeune homme sympathique. Le spectateur peut imaginer comment l'histoire se renouvellera.

Pietro Germi, le metteur en scène du chef-d'œuvre intensément dramatique « Il ferroviere », prouve avec « Divorce à l'Italienne » que, dans le genre comique non plus il n'a rien à envier.

L'humour de Germi est exubérant, spontané, et il ne laisse nulle place à une arrière-pensée mélancolique. Cela ne veut nullement dire que la comédie soit superficielle. La trame satirique est trop intelligente pour cela. Le rire n'exclut pas non plus le côté réellement humain, les personnages ne sont ni chargés ni sujets à caution.

Si l'on tient compte de toutes ces qualités, on ne s'étonnera pas que, lors du dernier festival de Cannes, le film de Germi ait enlevé le prix spécial pour la meilleure comédie cinématographique. En Italie même, le film a été couronné deux fois : pour le meilleur scenario et pour l'interprétation convaincre de Marcello Mastroianni, qui se montre très brillant dans un genre nouveau pour lui. Ses partenaires sont dignes d'être cités, et surtout Daniela Rocca.

Un film comme « Divorce à l'italienne » renferme tant de côtés purement humains qu'on est tenté de se poser un tas de questions, surtout sur la fidélité conjugale. La firme distributrice en a même fait un jeu en formulant certaines de ces questions :

— Croyez-vous qu'un homme et une femme souffrent avec la même intensité de l'infidélité de l'autre ?

— Beaucoup de gens croient que l'infidélité est beaucoup plus grave lorsqu'elle est commise par une femme. Partagez-vous cette opinion ?

— L'infidélité est jugée autrement par la femme que par l'homme. Elle pense que, dans ce domaine, l'homme rédige les lois uniquement à son avantage. Etes-vous d'accord à ce propos ?

— Dans la civilisation occidentale, l'époux trompé est présenté comme risible, grotesque, et il est parfois raillé par son entourage. Approuvez-vous cela ?

— Si vous appreniez que la femme d'un de vos amis lui est infidèle, que feriez-vous ? Rire ?

— Avez-vous jamais jugé l'infidélité d'une femme comme les Siciliens le font dans « Divorce à l'italienne » ?

— Etes-vous attiré par des amours illicites ?

Ces questions sont indiscrètes. Répondez-y tous pour votre propre compte par oui ou non.

Voici pourtant un meilleur conseil : allez voir le film « Divorce à l'italienne », tout en riant, vous pourrez aussi faire moisson de philosophie.

R. B.

RECTIFICATIF. — Une lettre à la place d'une autre. Les lecteurs connaissant le nom ont certainement rectifié d'eux-mêmes. Lire Emile Rousset à la place d'Emile Mousset, dans « ESPOIR » n° 43 au court article : « L'armée telle qu'elle est ».

E. B.

COMMENTAIRES

Dia tras dia

STEINBECK, PREMIO NOBEL

«Sólo creo en el hombre y en su soledad.»

EN general, la noticia ha sorprendido. No se considera Steinbeck, por el conjunto de su obra, el escritor más digno de obtener el galardón de ese premio, que consagra universalmente a un gran creador literario.

Personalmente, Steinbeck nos es simpático. El hombre y su vida nos atraen. Ha sido un bohemio, casi lo que los argentinos llaman «un linghera». Ha sido jornalero, albañil, docker, asistente de laboratorio, guardián de noche, vendedor de periódicos y periodista, que no es lo mismo. Aunque sólo hubiese escrito «Hombres y ratones», su nombre no sería olvidado. Además ha escrito «Viñas de ira», «Tortilla Flat» y esa magnífica semblanza de Emiliano Zapata que el cine transformó en un poema de la revolución mejicana. Su pensamiento tiene muchos puntos de contacto con el ideal libertario y el hombre que él es, en muchos aspectos evoca ese espécimen de anarquista que se ignora, muy frecuente en el mundo del arte, de las letras, del trabajo, en el mundo, a secas.

La misma frase que hemos colocado a la cabeza de estas líneas, revela el fondo de individualismo poderoso y optimista de Steinbeck. Es, pues, uno de los escritores americanos que con más placer hemos leído y que más sinceramente estimamos.

Dicho todo esto, podemos añadir, objetivamente, que, sumándonos a una opinión expresada por algunos con reticencia, lo que no nos place es la concesión de tipo político que este Premio representa. Según parece, si no hubiese estallado el conflicto cubano-americano en el momento en que la Academia Real de Bellas Letras de Stockolm estaba procediendo a la elección del laureado, el Premio hubiera ido a Pablo Neruda, poeta sud-americano, al chileno Pablo Neruda. Pero Neruda, que tuvo un día simpatías comunistas, hoy las tiene castristas. Razones suficientes para que, en unos momentos en que el mundo tenía los ojos fijos en los U.S.A. y su conflicto con Fidel Castro — o con Krustchev — el jurado sueco que debía otorgar el Premio prefiriese un americano del Norte a un americano del Sur, por añadidura castrista. Esto nos repugna y nos hace lamentar que Steinbeck, al que juzgamos superior a esta querella política y a las razones diplomáticas que hayan podido influir en la decisión de los jueces de Stockolm, se encuentre mezclado en el asunto.

Algunos críticos franceses, lamentan, por su parte, que el hecho de que André Malraux se haya comprometido tanto políticamente, está cada día esfumando en la memoria de los lectores el recuerdo de su obra como escritor. Y Malraux tiene una obra buena, densa, profunda, que quedará, cuando él, ministro de De Gaulle, haya cesado de existir... como ministro y hasta como ser humano. Aunque sólo hubiese escrito «La condición humana», su huella en la literatura hubiera quedado.

Se habla asimismo de dos excelentes escritores japoneses, poco conocidos en Europa, pero que, con esta distinción, hubieran conseguido ser traducidos y aportar la contribución de la cultura del antiguo Mikado al mundo moderno. Si el premio Nóbel, en vez de ser un galardón literario, ha de convertirse en un instrumento político, ¿por qué no hacer política de aproximación entre los pueblos, de divulgación de valores, de solidaridad moral y humana?

Steinbeck, por otra parte, es el sexto escritor americano premiado con el premio Nóbel. Antes de él lo obtuvieron Sinclair Lewis, Eugenio O'Neil, Pearl Buck, William Faulkner y Ernesto Hemingway.

No se puede discutir el valor de estos escritores americanos. Todos, Steinbeck inclusive, merecen la simpatía y la admiración del mundo, porque todos, en general — hasta Faulkner, el más conservador de los seis — descubrieron al mundo una América insólita, de miseria, de lucha, de esfuerzo generoso, de comunión moral con los demás pueblos, que no podíamos concebir fácilmente antes de leerlos. Sinclair Lewis fué un escritor pujante, cuya obra marcó camino e hizo escuela. Pearl Buck respondió a un momento de la literatura americana y su defensa de la China, su universo de tipo oriental, su contribución al conocimiento del pueblo chino, no pueden ser desdeñados. O'Neil, el inconformista, el réprobo; Faulkner, el sudista nostálgico del pasado, pero con una fuerza de originalidad y de creación extraordinaria, consagraban la existencia de un genio poético y de una joven literatura revolucionaria y renovadora. El que menos nos ha gustado ha sido Hemingway, pero sería injusto negarle el valor que tiene y lo que representa en los últimos 30 años de la literatura mundial.

Steinbeck, modesto, sincero consigo mismo y con los demás, no comprende ni aprueba la distinción que se le ha impuesto, en unos momentos y en unas circunstancias en que obtenerla no es ninguna gloria ni para él ni para su país.

Federica MONTSENY

Ante Tareas Urgentes

¿DONDE Y COMO SITUARSE?

Abordar la complejidad gubernamental, con visión panorámica, es tanto como restar interés a problemas de urgente solución. Tal método de enfoque no es de los eficaces; frente a la estrategía que todos los gobiernos establecen, para su defensa y la del prevaleciente capitalismo, quienes pugnan por la reducción y desaparición de tales poderes tendrán que agudizar las tácticas ortodoxas.

Cada una de las inspiraciones de transformación social tiene su lógica particular. Apesar de lo que pretenden justificar ciertas disparatadas elocubraciones mentales, tan fuera de lugar está creer que pensando en monárquico se puede realizar socialismo, como siendo socialista servir a la monarquía. Por vias de esas interpretaciones solo se llega al caos político y a la irresponsabilidad ideológica.

La dialéctica del verbo político carece de lógica y de ética. A medida que la voz de la ciencia toma preponderancia, en todas aquellas zonas de actividad humana donde vibran necesidades de su competencia, las huellas de la política profesional se evidencian como fraude condenable. El atraso de los pueblos, las atrocidades cometidas por ellos y contra ellos, tiene como origen la pillería y la incapacidad de cuantos se erigieron en oráculos de patrias y multitudes.

Hoy, el buen observador ya halla los síntomas de un mundo más eficaz y humano que nace. A más del frenesi independista, saturado de tantos y tan profundos prejuicios como los que ha venido cultivando la santa civilización, se airean, con nobles fines, las deficiencias elementales que pesan sobre la gran mayoría de los hombres. En este movimiento no ocupan mucho lugar las hiperbólicas pasiones políticas; si bien con tono sensato, suena con recedumbre, cada vez más abierta y apreciada, la voz del químico, del físico, del maestro vocacional y del médico consciente.

Sin que esta legión de bienhechores se llamen libertarios, de ellos emerge una eficaz obra de liberación humana. Indiferentes al charlatanismo, a la manera que lo comprobamos en los parlamentos, congresos y reuniones, donde se disputan predominios de coto, con la lentitud de quien afianza una obra eterna, caminan hacia él fin más sublime del hombre. Son los titanes de la época, a quienes muy poco se les vé ni se les oye, pero que hacen sentir su existencia.

Apreciado en su justo valor el bienestar del ser humano, la acción de los gobiernos deja de ser ineficaz para traducirse en negativa; es decir, va de mal en peor. Los cultos a todos los poderes de dominio humano en todo momento fecundaron, en el individuo, deficiencias esenciales. Y hoy, al afrontar la vida a creaciones magnas, éstas no son utilizadas como debieran. La predilección, sostenida con impulsos sugestivos, la tienen los asuntos de ruido, los lugares de exhibición, o la práctica de la personal revolución emancipadora.

¿Sacrificios para el bien de la Humanidad? ¿Ejemplos de equidad? No esperéis esto de ningún gobierno ni de nadie de los aspirantes a gobernar. Este continúa siendo «capítulo de los ingenuos». Los listos van emancipándose, en nombre de contemporizaciones, de «gobiernos indispensables», al través de cuyas prácticas se reivindican las conductas más oprobiosas de la explotación humana y de los gobernantes más opresores.

No sin examen llegamos a tales conclusiones; las meditaciones inductivas no nos conducen a otra conclusión. ¿El problema español? ¿La impostura de los líderes del sindicalismo reformista? ¿El vergonzoso problema del analfabetismo? ¿La desnutrición de los pueblos? ¿La farsa de las llamadas decocracias? ¿La solapada e hipócrita actuación de la mafia masónica? Todo debería atraer la atención, y tener el meridiano concurso de los que dicen desvelarse para mejorar la suerte de la humanidad; ahí hay campos abiertos para situarse, en actitud de exposición y combate, en nombre de un consciente y bien definido pensamiento libertario.

Pero no es así; todavía no hay contenido humano para llenar las profundas lagunas que más han fraccionado a nuestro género. Los oráculos de las innovaciones modernas, hablando de estrategía política y de virtudes gubernamentales, todos adolecen de estravismo mental: En un punto fijan la mirada ideológica, en otro tienen el interés personal. ¿Qué hacer con tanta impostura? ¿Dónde hallar ese mínimo de honradez que haga ver el valor de la decencia personal?

Los fermentos gubernamentales, de extrema agresividad a los elementales principios de libertad, suscitan la manía de indispensables bloques mastodónticos de opinión. En su fase embrionaria, los dialécticos de la conjura apremian «programa y acción»; y cuando llegan a madurar algún bosquejo, el buen quicio nunca puede comprender lo que se quiere y a dónde se va. Lo indiscutible es, particularmente en lo que a España se refiere, que las circunstancias tienen cierta similitud con la decadencia del Imperio Romano: El régimen, por sí, acelera su desgaste, su desaparición, y los opositores no han tenido capacidad ni conciencia para concertar una suplantación con margen de condiciones que eleve a España.

La mixtificación es evidente en todos los postulados; ya no hay médula sana que vigorice los cuerpos ideológicos. Las doctrinas de mayor trascendencia humana y social, las que han venido ofreciendo las mayores y mejores esperanzas a la Humanidad, ¿qué razón tienen ya para anatematizar al Cristianismo? Si las sinuosidades y los cambalacheos son signo de privilegio intelectual, honrado será gritar viva el Papa y el Vaticano. Un mundo que reivindica la mentira, el engaño y el chanchullo, hay que reconocerle dónde tiene sus mejores panegíricos. Aquellos que para tales quehaceres fuerzan las puertas para entrar en turno, ¿qué esperanzas tienen por esas vias de comunicación?

Retorno a la lógica ideológica o muerte prematura del más bello y práctico concepto de libertad social. Del taller, de la fábrica y del campo, debe elevarse la luz promisora que tantos cánticos y sacrificios tiene en su haber. Sin que falte conciencia y actitud varonil; son los elementos básicos que muchos tenemos a flor de labios, pero que por desgracia pocos sentimos. Aun es tiempo de situarse sobre terreno sólido y eficaz.

Severino CAMPOS.

PARA LOS SECRETARIOS DE FEDERACIONES LOCALES

Advertimos a cuantos deben remitirnos comunicados, anuncios de conferencias, mítines, festivales y asambleas, que la Redacción y la Administración de «ESPOIR» han decidido adelantar de un día el ajuste del periódico, para poder avanzar de un día también la expedición, de forma que «ESPOIR» llegue a todas partes el jueves de cada semana.

Ello significa que todo comunicado que no llegue a nuestras manos el jueves de la semana anterior, no podrá ser compuesto y publicado.

Por ejemplo: todos los comunicados para el número que lleva la fecha del 11 de noviembre —este— han debido llegar a nuestro poder el jueves día 1 de noviembre. De lo contrario, no habría sido posible publicarlos, por cuanto el ajuste se ha hecho el viernes, día 2.

La existencia de los sábados y domingos — week-end — nos fuerza a emplear tantos días para el ajuste, tirada y expedición del semanario.

« UMBRAL »

Sumario del número 10

Victor García : Luisa Michel y Elíseo Reclus. Una hipótesis desafortunada o el númen libertario de Julio Verne.

José Viadiu : El IV Centenario de Lope de Vega.

Fernando Valera: Restitución de «La Celestina», según Fernando de Rojas.

Alfonso Vidal y Planas: Breve cuento de locos.

Sol Pasamar: Apuntes sobre Unamuno.

Fabián Moro: El pensamiento libertario en el mundo presente.

Melcior Capellades: Un ejemplo de la degradación social de un pueblo.

Edgad Avila Echazú: Resumen de la literatura boliviana.

Vera Yamuni: La literatura árabe en el siglo XIX.

Angel Samblancat: Motes y motetes sancristos.

Rafael Obligado: Protesta (musa pampera).

Puig d'Aguilera: Giuseppe Verdi (Familiaridad con los músicos).

Luis di Filippo: Contribución a la historia del movimiento obrero español, de Diego Abad de Santillán (Los Libros).

J. Cortés Un artista olvidado.

«Noticiario», «La Pantalla», «La Escena», Libros, Notas, Grabados, Fotografías.

Adquirirlo en 24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e) y en nuestros puestos de venta, al precio de 0,80 NF el ejemplar.

Como en la Edad Media

Ginebra (O.P.E.). — *Dos son los temas que aborda preferentemente M. Jacques Ferrier en el tercer capítulo de su reportaje que lleva por título «España, una dictadura gastada»: la prensa y el libro.*

«En el plano cultural —comienza diciendo— según me ha indicado un profesor, nuestra situación no es mejor que la de la Edad Media. Cierto que no hay autos de fe, pero ocurre que los libros de Kant siguen prohibidos. Las autoridades eclesiásticas ejercen una influencia determinante sobre la censura y se basan, naturalmente, en el Indice. Se llega al absurdo que supone el que Bertrand Russel, que nunca ha tenido atenciones para el cristianismo, no está condenado.

«Oficialmente, los españoles no tienen derecho a leer ni a Kant ni a Voltaire, ni a Descartes, ni a Renán. Durante la guerra se quiso impedir también las obras de Goethe, aunque se desistió debido a una gestión de la embajada de Alemania. Pero el año pasado, el obispo de Salamanca protestó por el hecho de que los estudiantes de la Facultad de Letras tuviesen en su programa a Balzac y Aristófanes. Y esto ocurre en un país de Europa. Y en el siglo XX. Uno cree estar soñando.

«Los censores dictan sus prohibiciones por motivos políticos, religiosos o morales. Como consecuencia de ello gran parte de la literatura francesa y de la literatura moderna es desconocida: André Malraux, Jean-Paul Sartre, Malaparte y Françoise Sagan no han podido ser traducidos en España. Y con esto se pretende actuar en interés de los ciudadanos.»

M. Ferrier observa que los españoles gustan mucho de leer los periódicos, aunque dice también que para algunos «el comprar el diario supone un gasto suntuoso». Da algunas cifras sobre la edición de libros, originales y traducciones, sobre el número de periódicos y tirada total, aunque consigna que «es muy poco en relación con el número de habitantes».

Habla igualmente de la censura en la prensa y, a título de curiosidad, reproduce un párrafo de la conversación sostenida con un funcionario del ministerio de Información quien le dijo, muy orgulloso:

«En veinticinco años no ha sido preciso en España recoger ni una sola edición». (Lo cual no demuestra otra cosa sino que antes de salir el periódico se han tomado todas las precauciones propias del caso.)

«La televisión, la radio y los espectáculos —dice después— están también sometidos a una censura muy severa. Las películas de la nueva escuela son consideradas como peligrosas, pero a los «westerns» y a las historias de Tarzán se las considera inofensivas. Los cineastes se ven en la obligación de someter previamente los argumentos a las autoridades, las cuales, en la mayor parte de los casos, los rechazan o exigen modificaciones. En cinco años se le han rechazado a Berlanga seis argumentos.»

Se refiere de nuevo a los resultados de la censura en la prensa y a las insuficiencias informativas de ésta, y añade:

«Pero, evidentemente, la población no se deja engañar. Escucha con regularidad las radios extranjeras, sobe todo en períodos de huelgas y conflictos. Y por la noche, a la hora de las emisiones francesas, las calles están desiertas. Y las gentes, alzando los hombros, suelen decir: «Vamos ahora a enterarnos de lo que ocurre en España.»

REPORTAGES

ESPAÑA y el Mercado Comùn europeo

Se sigue hablando mucho del Mercado común y del probable ingreso en esa organización de la España franquista. Y son bastantes los amigos que nos piden detalles sobre este asunto. El tema es muy amplio y complicado, pero acaso podamos orientar un tanto a esos amigos con unos cuantos detalles, a saber:

Ha quedado demostrado en los últimos meses que la llamada política de la estabilización económica, en España, inventada por el Opus Dei, no es viable si nuestro país no ingresa en el Mercado común europeo, Pero ese ingreso, por ahora, no aparece cercano. Y esa ausencia de España en dicho Mercado, comporta, ahora ya, muchos perjuicios a la economía española.

Como consecuencia de los intercambios entre los países del Mercado común, actualmente Francia y Alemania compran el aceite italiano en lugar del español; y lo mismo ocurre con las naranjas africanas que, poco a poco, están desplazando las naranjas valencianas.

La industria metalúrgica vasca no sale de su entancamiento e incluso se habló de apagar algunos altos hornos por falta de demandas suficientes.

En Cataluña la vetustez de la maquinaria de la industria textil está provocando, cada día más, una crisis. Hasta hace poco Alemania compraba tejidos a las fábricas catalanas, pero actualmente, en virtud de los pactos del Mercado común, compran, naturalmente, a Italia y Francia, lo que produce un aumento de las reservas en Cataluña.

En Asturias no se encuentra salida para toda la producción de las minas de carbón, y ello es una de las causas de los recientes conflictos en aquella zona.

Así vistas las cosas, parecería lógico que la entrada de España en el Mercado común produjera un mejoramiento en la situación económica, y, sin embargo, no sería así, al menos inmediatamente, sino al contrario.

En términos generales, puede decirse que el ingreso de España en el Mercado común produciría al principio un transtorno en la economía nacional que repercutiría, en primer término, en las clases más humildes. Y ello porque forzosamente España tendría que solicitar la ayuda económica y técnica necesaria para colocarse a la altura de los otros países del Mercado.

Fatalmente, al modernizar la industria y la agricultura, se produciría un paro obrero que el país tendría que soportar o buscar el paliativo de la emigración, ahora ya en marcha. Verdad es que estos males serían provisionales, y que, sin tardar mucho, el país, proponiéndose al nivel de Europa, obtendría un nivel de vida más decente que el actual, pero, repetimos, antes tendría que soportar las consecuencias de la adaptación.

Para paliar, en lo posible, esta calamidad, existe, es claro, un buen remedio, y es que la renta nacional fuera repartida un tanto más equitativamente que lo es actualmente, pero pedir esto al régimen franquista es como invitarle al suicidio.

De ahí que muchos miren al posible ingreso de España en el Mercado común, además de en su aspecto económico, en su aspecto político, ya que consideran que tal como se vive socialmente en nuestro país es casi imposible adaptarse a las condiciones políticas y económicas de los otros países, pertenecientes ya al Mercado o en vías de ingreso.

En el interior existen unos grupos de europeístas que suponen que el ingreso inmediato de España en el Mercado común produciría indudablemente, y a corto plazo, un trastorno económico tal, que obligaría a los capitalistas a buscar soluciones políticas adecuadas para adaptarse a la nueva situación. Eso, que sería lógico en cualquier país, no creemos que se produzca en el nuestro por la rémora del contubernio de Falange y los militares que acaparan ahora más de la mitad del presupuesto nacional y no querrían fácilmente perder sus privilegios.

Quienes ahora mandan en España saben todo y muchas cosas más y que por ello el país no tiene posibilidades de entrar en el Mercado común a pesar de la protección americana y el mercado con los soviéticos, pero fingen ignorarlo y piden cosas tan absurdas como el derecho de exportar sin la obligación de importar. ¿Cómo pueden hacerles caso?

Serafí ROIG

Como pretende esconder el franquismo sus crímenes

La Prensa española, toda dócil servidora de los intereses franquistas, ha publicado en lugar preferente la nota facilitada por el Ministerio de la Gobernación y por el de Información sobre el último Consejo de guerra celebrado en Madrid y en el cual se han dictado sentencias de 28 años de reclusión y penas de seis a doce años de prisión para once encartados.

Reproducimos de «Arriba» — «La Vanguardia» y demás Prensa española publica el mismo comunicado, con ligeras variantes sin importancia — la noticia tal como ha sido preesntada por el gobierno franquista y autoridades que le secundan:

«JUICIO CONTRA UN GRUPO DE ONCE TERRORISTAS

La organización de sus actividades tenía bases en Paris y Toulouse

Se proponían apoderarse en vuelo, y a mano armada, de un avión de pasajeros

Uno de los procesados aparece implicado en la colocación de un artefacto explosivo en el Valle de los Caídos

Ayer por la mañana se ha visto la causa contre Francisco Sánchez Ruano, Ricardo Metola Amat, Helios Salas Martín, Alejandro Mateo Calvo, Antonio Astigarraga de la Puerta, Francisca Román Aguilera, Nicolás León Estella, José Martínez Rodríguez, Rafael Asenjo Barranco, Lucio de la Nava Hernández y Eugenio Cordero Regis.

La causa ha investigado las actividades de la Organización clandestina de las Juventudes Libertarias (antigua FAI), que se relacionaba con el exterior y tenía bases en París y Toulouse (Francia), desde donde enviaba enlaces portadores de consignas para producir disturbios en el interior y distribuir propaganda clandestina.

Los procesados participaron en actividades de la Organización libertaria, y entre ellos se encuentran cuatro paracaidistas licenciados, que en connivencia con otros elementos se proponían apoderarse, en vuelo y a mano armada, de un avión de pasajeros de las líneas aéreas « Iberia ». Sánchez Ruano, estudiante de Ciencias Políticas, aparecía implicado en la colocación de u nartefacto explosivo en el Valle de los Caídos, traído a España por un grupo de extranjeros.

El fiscal calificó los hechos como integrantes de un delito equiparado al de rebelión, previsto en el decreto de 21 de septiembre de 1961, y solicitó penas de treinta años de reclusión para Francisco Sánchez Ruano, ocho años de prisión para Lucio de la Nava y Eugenio Cordero, y doce años y un día de reclusión para cada uno de los restantes procesados.

Defensor de todos los procesados ha sido don Rafael Pazos Blanco, comandante de Intervención del Aire y abogado del Ilustre Colegio de Madrid.

El Consejo de guerra, por sentencia que no será firme hasta tanto la apruebe la autoridad competente, ha impuesto a Francisco Sánchez Ruano la pena de veintiocho años de reclusión, y a los demás encartados penas de seis a doce años de prisión.»

Nos parece leer aquellas comunicaciones dadas a la Prensa controlada por Vichy, por los ocupantes alemanes en Francia. Los mismos procedimientos columniosos, atribuyendo a los procesados intenciones imaginarias, la misma truculencia en el lenguaje.

La monstruosidad de una sentencia en absoluto desproporcionada con la propia calificación fiscal de los hechos, no es necesario que la destaquemos. ¿Para qué? El franquismo sabe que miente, que esos muchachos condenados son en absoluto inocentes de los hechos que se les atribuyen y que se les atribuyen para poder condenarlos.

El joven estudiante Sánchez Ruano, como Conill Vall y Moreno Biedma, es el símbolo de esa persecución desencadenada contra la oposición juvenil en el Interior, sobre todo cuando esa oposición se personifica en estudiantes. De manera preferente es a los jóvenes intelectuales y universitarios a los que se quiere desmoralizar, atemorizándolos con penas duras. No lo conseguirán, porque es esto ya una oleada de protesta y de dignidad que sube y qpe cada día será más fuerte y arrolladora.

Destaquemos el hecho curioso del viraje que se aprecia en las informaciones franquistas. Ya no se trata ahora de los comunistas. Se resucita a la F.A.I., de la que se habla en términos propios de una novela de la « Serie Noire ».

No podían ponerse en contradicción tan evidente con lo que han sido informaciones de todo el mundo. Cuando en la Prensa italiana, en la francesa, en la inglesa, en la americana, se hablaba categóricamente de jóvenes libertarios, insistir en la calificación de comunistas hubiera sido mostrar en exceso la oreja.

Esperemos que esos heroicos muchachos caídos en las garras del franquismo, no lo estarán por largos años: el régimen desaparecerá a no tardar mucho y con él cuanto ha encarnado de atraso, de miseria, de esclavitud y de ignominia.

El trato que se da a los presos en los presidios franquistas

De un informe recibido del Penal de San Miguel de los Reyes (Valencia), reproducimos los siguientes párrafos:

«En el Penal de San Miguel atravesamos unos momentos bastante difíciles. El Director de este establecimiento, Angel Caballero León, procura por todos los medios, con refinada perversidad, amargar la vida del preso, principalmente de los de la C.N.T. Por lo visto éstos, durante la guerra, no lo trataron muy bien y se recrea valiéndose del cargo que ostenta, para perjudicarnos siempre que tiene ocasión. A uno le quitó la comunicación, porque, según él, hablaba de política. A otro le quitó el derecho a la redención, por tener conducta dudosa, siempre según él.

Tiene una red de chivatos, los cuales disfrutan de ciertos privilegios, e incluso algunos de ellos tienen más autoridad que los guardianes. Hay uno, un tal Gustamente, cabo de la enfermería, que es el favorito del Director. Este individuo sirvió en la escolta de Franco con graduación de capitán. Pero por lo visto no tenía suficiente con la paga, por estar cargado de vicios, y se dedicó a la estafa. Uno de sus consortes es el sobrino del rey de España, que está cumpliendo condena en otro penal. A lo que nos referíamos: en la enfermería comercia con los racionamientos de los enfermos. El que le da 25 pesetas semanales, lo pone al racionamiento que más le apetezca. El médico le teme, el Director se lo consiente y él va viviendo a costa de los enfermos. Es el prototipo del invidiuo sin escrúpulos; le llaman perrerías, y no se da por aludido.

.. ..

El Director ha ordenado de un modo tajante que todo recluso debe trabajar y el que se niega, a celda de castigo. De momento hay dos que están en celda por negarse; uno de ellos es Francisco Morenete Gutiérrez; éste se dedicaba a estudiar. Pero el Director estima que el estudio no es productivo y para que el caso no se repita ha ordenado que retiren de la circulación todos los libros. Todas las mañanas a estos que están en celdas les preguntan si quieren incorporarse al trabajo; ellos dicen que no. La orden del Director es que cuando digan que sí, que los saquen inmediatamente; pero ellos creemos que dirán siempre que no.

Los precios del trabajo los pone el Director; no hay protestas: el que protesta, dos meses de celda y traslado.

En San Miguel estamos condenados a trabajo forzado. Mientras tanto, la Dirección General de Prisiones va pregonando a los cuatro vientos que en las cárceles españolas se da toda clase de facilidades para que el recluso pueda estudiar.»

Terminamos de transcribir las quejas que formulan estos compañeros, pues no acabaríamos nunca. Pensemos con amargura en lo que es la suerte de estos hombres, en un país en donde no hay Prensa libre que pueda hacerse eco de sus quejas ni nadie a quien recurrir contra el abuso, el despojo y la injusticia.

Sólo nos queda la posibilidad de denunciar estos atropellos perpetrados contra hombres indefensos y de tomar buena nota de los responsables. Porque, en esto, como en todo, el proverbio francés «reirá mejor, quien ría el último», es aplicable y oportuno.

COMITE de REDACTION D'« ESPOIR »

Directeur : A. TURMO

Secrétaire de Rédaction : F. MONTSENY.

Rédacteurs : P. V. BERTHIER, Edouard BRUNET, Et. GUILLEMAU.

Administrateur : J. BORRAS.

Histoire pour rire

(Suite de la page 8.)

protestations indignées, et Ivanovitch, le joyeux luron, enleva le couvercle de sa boîte à mort. Lorsque Plotnikow fut étendu de tout son long au fond du cercueil, je vous pris de croire qu'il n'avait pas du tout envie de raconter des calembours pour faire rire ses deux visiteurs. Mais Ivanovitch et Ossipoff riaient tout de même, parce qu'ils étaient bien contents de voir la figure attristée que faisait Plotnikow. Ivanovitch qui était pressé d'aller boire, disait qu'il fallait couper tout de suite le vilain cou de Plotnikow, après lui avoir arraché les yeux et la langue, pour le punir d'avoir fait mourir cruellement de faim et de froid, sur un tas de neige, la femme et les enfants de son locataire. Mais Allioska, lui, n'était pas pressé tant que cela. Il disait que, si on avait coupé la langue à Plotnikow on n'aurait plus eu la satisfaction de l'entendre gueuler, et que, les yeux crevés, il aurait été fort empêché de voir ce qui se passait autour de lui.

Ivanovitch qui n'avait pas pensé à cela se rendit de bon gré à la raison de son ami. Il n'eut, ma foi, point à s'en repentir, parce que Allioska qui avait quitté la chambre, revint au bout d'un instant, en portant une scie, qu'il avait trouvée sous le hangard où Plotnikow remisait sa provision de bois pour l'hiver. C'est alors que Plotnikow commença à murmurer des prières. Il demanda d'abord que l'on eût pitié de son grand âge. Et puis, il se mit à claquer des dents, quand Allioska Ossipoff commença sans hâte à scier le cercueil. Ivanovitch qui suivait l'opération avec beaucoup d'intérêt, fut pris d'un fou rire, quand Plotnikow se mit à crier que c'était une abomination que de lui scier la peau du ventre par le milieu. Allioska lui mit sur ses plaies de l'eau salée à l'aide d'une serviette, à seule fin d'empêcher qu'une hémorragie ne fit mourir tout de suite son ancien propriétaire. Ensuite, histoire de se délasser, Allioska Ossipoff s'assit sur une chaise, et, tout près du cercueil, il rappela à Plotnikow que, lui, Allioska, avait eu autrefois une femme et des petits enfants qu'il aimait de tout son cœur, et qu'il était juste que leur bourreau Plotnikow souffrit un petit peu, pour avoir été cause de leur mort.

L'ancien propriétaire se garda bien de contredire son interlocuteur, et après cette trève, ce fut Ivanovitch qui fit manœuvrer la scie, tandis que, assis sur la chaise, Allioska continuait aimablement ses discours.

Celui qui n'a jamais entendu crier son propriétaire que l'on scie tout vivant dans un cercueil, peut difficilement se faire une idée du plaisir qu'éprouvaient les deux amis à assister à semblable comédie, surtout que la scie était maniée par Ivanovitch avec une sage lenteur.

Tout a une fin, bien sûr, et il n'est pas de divertissement qui ne voit venir sa fin. Tout à coup, Plotnikow cessa de hurler, parce qu'il était mort.

Il fallut alors, que Ivanovitch courut tout d'une traite chez lui, pour chercher un cercueil destiné à remplacer celui que par espièglerie les deux camarades avaient si fâcheusement endommagé.

Plotnikow dont les tripes pendaient fut très proprement changé de boîte, et deux chandelles qui jouaient le rôle de cierges, furent mises près de la tête du mort, comme s'il se fût agi d'un brave homme honnêtement trépassé.

Quant à Allioska Ossipoff et son bon ami Ivanovitch, ils s'en furent boire un coup à la taverne, parce que le reste de la besogne incombait au pope et aux croquemorts dont le métier est de conduire les trépassés au cimetière.

Brutus MERCEREAU.

El inválido de nuestra guerra merece atención, consideración y respeto. Negarle estos atributos, sería para todos motivo de vergüenza.

***

Compañero, ¿te acuerdas de los mutilados?

COLLABORATION

Libres opiniones

En busca de conclusiones lógicas

Una y otra vez se están repitiendo los mismos errores. Falsas interpretaciones, conclusiones que no se ajustan exactamente a la verdad o la íntima convicción de que no se puede ser buen militante a menos de actuar en el marco de unas concepciones ideológicas estrictas, he ahí, entre otras, las razones que motivan el que a una parte de la militancia se la considere por otros compañeros como valor prácticamente negativo, al dar por descontado que el positivismo sólo tiene fe de vida en las filas de quienes se dicen decididos a mantener incólumes, contra viento y marea, los principios y finalidades en que reposan nuestros ideales. En oposición a esta corriente, no faltan, naturalmente, los que dando vuelta a la página, califican de inoperante y perjudicial la posición de intransigencia ideológica que otros adoptan, por estimar que sólo puede conducirnos al ostracismo y, por vía de consecuencia lógica, a la limitación de nuestras posibilidades de acción.

En el párrafo que precede omití referirme a las tácticas, porque estimo que todos los militantes confederales y libertarios, **sin excepción**, aceptamos que no es posible darle un carácter único e irreversible. La huelga que hoy puede ser justificadísima, sería un error desencadenarla mañana; el acto público (mitin, conferencia, etcétera) que se impone en tal región, carecería de positivismo si se diera con idénticas características en la región vecina; las reivindicaciones a formular pueden no ser exactamente las mismas en el Norte que en el Sur, sin que ello suponga privilegio para unos o para otros; y la acción directa — citémoslo como último ejemplo — se emprenderá con éxito en ciertas zonas y podrá carecer de efectividad en otras, lo que justifica sobradamente el que se organice mediante procedimientos que se ajusten a las posibilidades reales que se den en uno y otro lugar. Vemos, pues, que las tácticas, sin dejar de considerarlas en su pluralidad, deben responder obligatoriamente a las situaciones que las determinen, lo que permite afirmar, y creo estar en lo cierto al repetir que a este respecto no existen discrepancias, que es razonable admitir que deben ser estudiadas, decididas y aplicadas a tenor de las circunstancias en que nos desenvolvemos.

Veamos ahora los otros dos aspectos del problema que tanto da que hablar en nuestros medios: los principios y las finalidades. Empecemos por eliminar estas últimas, ya que también existe coincidencia interpretativa en lo que se refiere a los objetivos ideológicos que perseguimos con nuestra acción. Ningún militante, sean cuales fueren las esperanzas que deposite en las posibilidades de su más pronta o lejana realización, pone en tela de juicio lo bien fundado de nuestras aspiraciones finalistas, que todos aceptamos como reflejo de una vida colectiva que nos acercaría más que ninguna de la perfección, si un día consiguiéramos transformarlas en evidente y magnífica realidad. Si mis argumentos son válidos (y los limito a lo esencial para no ser demasiado extenso),

por A. TARRAGO

resultaría que sólo puede haber discrepancias fundamentales sobre el carácter de las actitudes que adoptemos en función de la interpretación, más a menos rígida, que cada militante dé a los principios.

Situado así el problema, preguntémonos hasta qué punto se justifica la existencia de dos corrientes de opinión que, al menos aparentemente, no coinciden en la acción que conviene desarrollar en el presente, con vistas a propiciar una rápida solución del problema español. Es muy posible, como me decía hace poco una calificada compañera, que en uno y otro campo se tenga un concepto erróneo, por extremado, de lo que en realidad son y pretenden las partes en presencia, pero es evidente que existe una discrepancia de fondo, que sin ser insuperable, justifica las posiciones que se manifiestan en el seno de nuestro Movimiento. Para unos, el porvenir debe asegurarse mediante actitudes que respondan incuestionablemente y sin la menor concesión a los principios fundamentales de nuestra organizacin, mientras que para otros, entre los que yo me cuento, lo esencial es aportar nuestro grano de arena a todo cuanto puede facilitar la solución del problema español, aunque corramos el riesgo pasajero de no atenernos al pie de la letra a los principios que en el pasado, y en muy distintas circunstancias, caracterizaron la acción confederal y libertaria.

Cuando se tienen excelentes principios y magníficas finalidades, se dispone de una riqueza apreciable, pero no siempre de un poder determinante. Lo primordial, es darles valor aplicativo, transformarlos en algo que tenga viabilidad en la lucha diaria y que pueda rendir los debidos servicios, pues mientaas carezcan de práctica efectividad no aportan ninguna solución a nuestros males. A lo sumo, nos ofrecen el orgullo de mantenerlos incólumes, sin que podamos establecer un justo y necesario paralelo entre esta satisfacción moral y el alcance de las realizaciones que puede ofrecernos el perseverar en actitudes que se quieren inamovibles. Conste, además, que ningún principio supone de por sí actitud irreversible: el que la química farmacéutica se considere nociva para el cuerpo, no nos impedirá tomarla si nos lo impone una necesidad fisiológica, como tampoco eludiremos enfrentarnos con quien pretenda avasallarnos, aunque el pacifismo fuese en cada uno de nosotros un sentimiento nato. Por ello, mantenerse en posiciones extremas y negarse a considerar lo que puede ser más útil en un momento determinado, me parece una actitud totalmente negativa y en disconformidad con nuestras propias concepciones ideológicas.

No sería menos negativa una actitud que en manifiesta oposición a la intransigencia ideológica, abogara por una reconsideración y un cambio definitivo de los principios y finalidades que inspiran la marcha de nuestra organización. Pensar que nuestro porvenir podría construirse colaborando sistemáticamente con o en las instituciones del Estado, creer que se impone un cambio total de métodos y procedimientos para «modernizarnos» o afirmar, por ejemplo, que el apoliticismo ha de pasar a la historia, sería tan absurdo, tan inconcebible y tan nefasto como mantenerse total y constantemente de espaldas a las realidades, fundándose en el especioso razonamiento de que, dada su perfección, nada de lo nuestro precisa ser considerado a la luz de los acontecimientos y de las situaciones que vivimos.

Expresando un criterio que responde a mi íntima convicción, creo que en nuestros medios serían de fácil contar los militantes obcecados por una u otra posición extrema, al punto de mostrarse totalmente incapaces de comprender que la verdad sólo puede surgir de un conjunto de verdades que no son propiedad exclusiva de nadie. Entonces, debería ser posible aunar los esfuerzos colectivos en aras de una finalidad que goza de indiscutible prioridad: la lucha para que España recobre sus libertades, con las que la C.N.T. podría reemprender su acción emancipadora en el seno de las masas de nuestro pueblo.

Cabe entonces admitir que salvo

(Suite en page 6.)

Tema de actualidad

En los momentos de redactar estas líneas, el mundo está hondamente preocupado por su suerte y pensando hasta dónde puede llegar el actual conflicto provocado por los dos colosos que se disputan la hegemonía de los destinos del mundo, en nombre de la libertad.

Nada de sorprendente tiene la actual situación, por cuanto ella es la consecuencia lógica del desequilibrio permanente a que está sometida la humanidad, a partir de la última guerra mundial. La contienda fría no es más que la toma de posiciones estratégicas para enfrentarse los dos privilegiados de la era atómica, para que, en un futuro, el teje y maneje de sus intereses comerciales y financieros les posibilite el mayor éxito en sus designios apocalípticos en ciernes.

En consecuencia, nada de extraño tendrá que la tensión entre el Este y el Oeste, derivada del bloqueo de Cuba, en vez de provocar un choque violento, termine como partida de «poker» en el Caribe, donde los jugadores calcularán estabilidad recíproca de sus nervios frente a la Perla de las Antillas. De todas formas, veremos cómo la que saldrá malparada será la nación cubana, dado su sistema político actual, pues salió de Herodes y se metió en Pilatos, sistema poco compatible con las aspiraciones del pueblo cubano, que lucha desde largos años por su independencia y libertad, a fin de ser el único dueño de sus destinos.

Es de lamentar, por todos los hombres libres, que los sacrificios y derechos de su gran revolución hayan sido malogrados y no coordinados a los verdaderos sentimien revolucionarios que la inspiraron en Sierra Maestra: de una revolución por y para el pueblo cubano, en la que el faro de La Habana hubiera sido el destello de libertad de toda la América latina.

La salida de los «gringos» explotadores de la economía cubana, tanto azucarera, como industrial y humana, ha sido el punto de partida para los amos del país del vodka, para calar el palangre en el Caribe y para que picara en uno de sus anzuelos el conocido revolucionario de las barbas, el cual ha hipotecado los destinos de la revolución cubana a los más demoledores de todas las libertades.

De toda esta situación internacional, se puede deducir tres cosas importantes: Que la guerra se provocará en un punto lejano al Caribe, posiblemente en Asia; que Rusia no desbaratará el bloqueo a Cuba por Norteamérica, por razones de tipo demagógico en su estrategia para ganar mejores posiciones, en nombre de la paz, pues, de ser, como se dice, en estos momentos el Caribe el teatro del drama bélico, como lo fué el pasillo de Dantzig para invadir Polonia en 1939 (no perdamos de vista que lo perdido por los «gringos» en Cuba resulta un buen jarabe para la economía soviética, que es lo más interesante para ella, y no la libertad del pueblo cubano), y la indiferencia y retroceso de la humanidad ante la posible guerra nuclear, sin hacer nada de su parte por evitar el galope de los jinetes del apocalipsis.

Nada nos sorprendre de la indiferencia de la humanidad, pero justo es condenarla por su cobardía. Se le viene hablando contra la guerra desde que ésta fué considerada necesaria por los Estados capitalistas y las religiones, y por tanto los hombres de claro y recio pensamiento se han declarado contra esa necesidad de guerra en todas las épocas y en todos los lugares de la tierra, oponiendo a ella la libertad y el progreso. Y la recompensa ha sido, siempre, tortura y presidio, por denunciar públicamente el crimen. En cambio, la Iglesia la proclama y la bendice, el Capitalismo la hace realidad, desde la fábrica al campo de batalla, los Estados las declaran diplomáticamente o a la fuerza y la humanidad los aplaude frenética y patrióticamente y se entrega como rebaño de borregos en manos de sus pastores verdugos, desoyendo la voz de los hombres que claman contra los culpables. Y así, por cobardía, no le queda a la humanidad más que el camino de la muerte, por no ser capaz de rebelarse contra sí misma.

Y pues así lo desea, ahí está al acecho la guerra que ha de acabar con ella.

M. MARQUEZ

Burdeos, octubre 1962.

AVISO IMPORTANTE

Advertimos a nuestros compañeros que para toda correspondendencia en español — textos y comunicados — y envíos de dinero por parte de paqueteros y suscriptores de lengua española, deben dirigirse a:

Correspondencia: F. Montseny. - Réd. « ESPOIR », 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.).

Pagos: M. Celma — C.C.P. número 952-38 — Centre de Chèques de Toulouse.

De un libro cuyo autor no recuerdo...

Por M. GROS

(SUITE)

De las atrocidades en ambas partes según el autor (páginas 150 y siguientes):

«En un mes, el primero de la sublevación, cerca de 100.000 personas fueron muertas arbitrariamente y sin proceso. Algunos obispos fueron despedazados y muchas iglesias profanadas. Gentes educadas en el cristianismo, pasaban las noches asesinando a campesinos iletrados u otras personas inofensivas. La mayor parte de esos crímenes fueron la obra de parte y otra, de hombres convencidos de que lo que hacían no era solamente justo, sino noble. En la España nacionalista, la justicia normal fué reemplazada poco a poco por los decretos tomados en virtud de la ley marcial. Todos los funcionarios de la administración civil y judicial fueron «examinados», en cuanto a su obediencia al nuevo orden. Un Juez debía ante todo mostrar su simpatía por la extrema derecha y ser **dócil** a la voluntad de los militares. En dicha zona, todos los francmasones, todos los miembros de partidos de izquierda y de los sindicatos, y, en numerosas partes, todos los que habían votado por el Frente Popular, fueron detenidos y muchísimos fueron fusilados.»

Página 173:

«La importancia numérica de las ejecuciones varía de una provincia a otra, según el capricho del Comandante local o de las autoridades en general. Los gobernadores civiles adjuntos a sus servicios, si habían sido nombrados por el Frente Popular fueron casi todos fusilados; lo propio ocurrió con cuantos se esforzaron en prolongar la huelga general, declarada a raiz de la sublevación. Las esposas, hermanas e hijas de los que eran ejecutados, corrían a menudo la misma suerte. Con más frecuencia se les rapaba la cabeza y se les pintaba en la frente, como un escarnio, las iniciales U.H.P. Algunas fueron violadas. Todas estas atrocidades tenían un objetivo bien determinado: los rebeldes, si bien estaban armados, eran poco numerosos: les era preciso, pues, en una ciudad como Sevilla, por ejemplo, donde la población obrera era muy importante, emplear el terror para hacer acatar el nuevo orden, afin de que los comandantes nacionalistas pudieran dormir tranquilos en sus camas. Por consiguiente, no solamente se veían obligados a actuar vis a vis de sus adversarios con la más extrema brutalidad, sino que debían hacerlo abiertamente y exponer lo cuerpos de sus víctimas al público. En cuanto a la Iglesia, lo único que pedía era que a los que iban a morir se les concediera el tiempo de confesarse. «Sólo el diez por ciento de esos queridos hijos han rechazado los últimos sacramentos antes de ser expedidos por nuestros buenos militares», declaraba con satisfacción el venerable Obispo de Mallorca.

» Muchos detalles sobre las atrocidades cometidas en esa época quedan por esclarecer. Se ha dicho esto, se ha pretendido lo otro, etc., etc. Lo que es cierto es que se ha fusilado a hombres delante de sus familiares e incluso se les ha torturado. Y lo que no es menos cierto es que Franco había dado órdenes terminantes de que no se le sometiera ningún recurso de gracia antes de la ejecución de la sentencia. Resulta imposible establecer cifras exactas, concerniendo el número de personas que fueron muertas por los nacionalistas durante los primeros días de la rebelión. Por parte de los republicanos se han avanzado cifras muy elevadas.

» R. Sender ha hablado de 750.000 ejecuciones en el bando nacionalista hasta mediados de 1938. El Colegio de Abogados de Madrid declaró que en las primeras semanas de la guerra en Sevilla, unos 9.000 obreros fueron ejecutados (20.000 hacia el fin de 1937); 2.000 en Zaragoza; 5.000 en Granada; 7.000 en Navarra y 400 en Algeciras. Un diputado católico y el Director del Colegio católico inglés de Valladolid, han testimoniado separadamente de la muerte de 9.000 personas en esa ciudad.

» Según Bernanos, de julio 36 a marzo 37 hubo 3.000 asesinatos en Mallorca. Un joven debutante de la indiscreta prensa portuguesa, cuyos reporteres en España fueron realmenet aterrados por tales atrocidades, estimaban a unas 200.000 ejecuciones las habidas en el campo Nacionalista antes de julio 1937. Antonio Bahamonde, que fué durante un año jefe de la propaganda de Queipo de Llano de Sevilla (y que se marchó al extranjero asqueado del trabajo que hacía), evaluaba a 150.000 a comienzos de 1938, las personas ejecutadas en la zona militar controlada por su expatrón. Ciertamente, todas estas cifras parecen un tanto exageradas. Los republicanos que han vivido en la zona nacionalista, ya sea libres o encarcelados, tienden naturalmente a sobrestimar el número de ejecuciones: no lo hacen siempre por partidismo, mas el recuerdo de las matanzas nocturnas englobando hasta 20 personas a la vez se puede haber amplificado en sus imaginaciones. Mas si se examinan minuciosamente las escasas atestiguaciones reunidas al respecto, se llega a una cifra aproximada y verosímil de 40.000 ejecuciones durante toda la guerra en el bando nacionalista.»

Nótese que después de aportar tantas cifras y de procedencia tan diversa, el autor nos sale con una rebaja que nos parece todo un programa de interpretaciones, empezando por rebajarse a sí mis-

INTERNATIONALE

El anarquismo visto por un escritor britànico

Como prometimos en un número anterior, seguimos traduciendo a Mac Innes, el escritor británico que, desde la revista «The Queen», ha dedicado varios artículos a exponer las doctrinas anarquistas y su punto de vista sobre las mismas.

« Défense de l'Homme », traduciendo del inglés al francés estos curiosos textos, hace resaltar algo que nosotros también queremos destacar para nuestros lectores: «The Queen» es una publicación de lujo, destinada a una clientela aristocrática. Ello evidencia que el anarquismo, en Inglaterra — fenómeno ya producido en la época de Godwin — interesa amplias capas de opinión, incluso en las clases que nada tienen que ver con los desposeídos. Y el que una revista de título tan sintomático como «La Reina», emplee sus páginas en el comentario y casi la exégesis del anarquismo, evidencian, como dicen los compañeros de « Défense de l'Homme », «cierta inquietud en todas las clases sociales».

Veamos, pues, lo que dice Mac Innes sobre el anarquismo:

«Algún lector se reconocerá quizá en esta agradable descripción de un hombre imbuido de espíritu de rebeldía, en sus fases principales: la combatividad, la búsqueda, el sentido crítico y el amor de la innovación. Este hombre además está animado de un inmenso deseo de libertad, de una fuerte tendencia al individualismo; está poseído por una insaciable curiosidad, por una ardiente necesidad de adquirir nuevos conocimientos. Estas cualidades mentales van acompañadas de una cálida afección hacia sus semejantes, de un elevado desarrollo de su sensibilidad moral, de un sentido profundo de la justicia y de inalterables sentimientos de lógica humana.

Quien admire a esta especie de individuos, podría muy fácilmente encontrarse en el trance de convertirse él mismo en anarquista, sin tener de ello conciencia. A. Hamon, en su «Psychologie de l'anarchiste» muestra que los rasgos evocados antes corresponden exactamente al «anarquista-tipo».

Los elementos «lanzadores de bombas» del anarquismo han estado siempre al margen (nada de común con la actividad de los hombres de valor y de los sabios como Godwin y Kropotkin); esta actividad terrorista ha existido sobre todo en dos circunstancias históricas. Ante todo en países de extrema pobreza como España, donde las posibilidades de una acción constructiva estaban tan alejadas que la violencia era con frecuencia utilizada como un acto de protesta desesperada. La violencia fué utilizada también por ciertos anarquistas del siglo XIX, principalmente en Rusia, como medio de lucha, porque la violencia era empleada por el Estado ruso, sin ningún escrúpulo, contra toda persona que osaba levantar un dedo contra él.

Nuestras reacciones inglesas, ante una tal manera de producirse, son extremadamente hostiles, y creo que tenemos razón de odiar la violencia. ¿Pero esta forma de ver es en nosotros enteramente honrada? ¿Cuántos honestos británicos, por ejemplo, se han escandalizado ante la violencia que hemos empleado en los territorios de ultramar? ¿O quien puede decir, la mano sobre el corazón, que los oficiales alemanes que intentaron asesinar a Hitler eran más monstruosos que este y que nosotros lamentamos ese atentado, y no su fracaso?

Pienso que habría mucho sobre qué reflexionar en torno a las razones reales de esta ausencia «relativa» de violencia en nuestra vida política. Del lado positivo, podría decirse que un fuerte instinto nacional se opone a este uso — pero solamente en el «home front», esto es, entre nosotros mismos. Pues no hemos vacilado nunca en ejercer la violencia en los territorios que controlábamos. Y nuestra despreocupación en lo que a esto respecta (esta alegre idea de que la violencia está inevitablemente ligada a la «english way of life») parece grotesca a los pueblos que han sido víctimas de ella. Preguntad a los irlandeses, a los indúes, a los israelitas, a los rodesianos, o a los chipriotas, si, políticamente, somos nosotros un pueblo dulce...

Durante mi propia vida (desde 1914) nosotros, europeos, hemos masacrado 25 millones de seres, sin contar un número igual sobre otros continentes; y hemos hecho esto, regidos por gobiernos de una impecable ortodoxia, animados por las más «altas» razones de Estado y de interés nacional. En los últimos veinte años, hemos visto desarrollarse los nacionalismos autoritarios, aullando, terrorizando, como criaturas histéricas. En todos los países industrializados hemos sido testigos de creaciones de «gigantismo»: ciudades más y más grandes, con buildings más y más altos; con una cada vez más masiva producción de vehículos incontrolables, de más y más vastas «granjas» de Estado; de más y más grandes «complejos industriales», pero así mismo con una más y más poderosa y directa intervención del Estado sobre todo ello. Hemos visto nacer leyes y más leyes nuevas, mientras que las viejas eran piadosamente conservadas, a fin de que enormes montones de papel puedan invadirnos, asfijiándonos en una imbécil e implacable red de reglamentaciones. Pero no queremos escuchar a los anarquistas —los grandes destructores del orden— ni cuando nos muestran el verdadero camino de una buena vida humana; cuando nos dicen que es por la descentralización y por el desmantelamiento de esos vastos edificios sociales como conseguiremos hacer habitable un mundo que cada día va convirtiéndose en una mayor pesadilla...»

Colin Mac Innes vuelve a tratar de lo que estima erróneo en el anarquismo en relación con la naturaleza humana. Y es aquí donde sus juicios evidencian un desconocimiento parcial de la concepción científica del anarquismo. Dice Mac Innes :

«Debo hablar de lo que me parece «inadecuado» en la filosofía anarquista: su fé en la bondad innata del hombre. Cuando leo al príncipe Kropotkin me siento encantado y conquistado por su potente y generosa humanidad. Siento que va conducido por una idea, que escribe en función de esta hermosa idea. Constantemente, llama a nuestra mejor naturaleza, con la firme convicción de que ella existe. Pero esta mejor naturaleza, ¿existe realmente? ¿En todos? ¿O solamente en algunos? ¿Existe incluso en los niños y, particularmente, en los niños bien «dirigidos»?

En resúmen, me parece que el andrauismo es una especie de religión sin Dios. Para mostrar hasta donde esto me estorba, debo explicar rápidamente mi propia posición religiosa: que un hombre pueda ser considerado como divino, que hechos llamados milagros hayan existido alguna vez, me parecen nociones muy vulgares, cuando sé que la creación natural es mucho más maravillosa que el parto de una virgen o que los juegos de mano con jarras de vino. Creo que las Iglesias organizadas han producido a veces hombres y mujeres de elevado valor. En el conjunto, sus efectos sobre la vida humana, tanto en el pasado como en el presente, me parecen desastrosos. Ni Jehová ni Satan tienen mucha realidad para mi, tales como están presentado en las escrituras «santas»... Pero que haya un espíritu del bien y un espíritu del mal, al mismo tiempo, en cada uno de nosotros, me parece una cosa cierta. Así, si algo malo hago, o algo que al mal se asemeja, aún ignorándolo, no puedo percibirlo más que a través de la luz dudosa de mi propia naturaleza y en la medida en que estas dos fuerzas residan en mi...»

Colin Mac Innes se equivoca cuando cree que el anarquismo está basado en la bondad innata del hombre. Ni el mismo Rousseau, al que se atribuye la paternidad de tal teoría, lo creyó jamás. Lo que Rousseau dijo, es que el hombre, en estado natural, siente una predilección por el bien.

Muchos actos humanos son desastrosos, no siempre por maldad, sino frecuentemente por ignorancia y por

(Suite en page 6.)

Libres opiniones

Sobre la evolución de mi pensamiento

CARTA ABIERTA A UN COMPAÑERO Y AMIGO

Por J. BERRUEZO

No te alarmes, compañero y amigo de juventud. No te alarmes sobre todo por lo que a continuación expreso. Además, ruégote encarecidamente no te molestes en lo más mínimo. No entra ello en mi intención.

Sostener y afirmar como lo hago que no todos los militantes de la C.N.T., son anarquistas, no es sostener ni afirmar herejía alguna que merezca la expulsión de la Organización Confederal. Personalmente, disculpa que haga la afirmación antes de proseguir más adelante, de que sigo siendo, aunque lo pongas en duda, lo que siempre fui: Hombre libre, de pensamiento, de conducta y de acciones libres. Pero eso sí: Hombre libre de todo espíritu sectario y libre también de todo estrecho y dogmático doctrinarismo.

Deducir e interpretar como lo haces de que todo militante confederal no declarado específicamente anarquista debe ser imposibilitado de ocupar cargo representativo alguno, es, además de una aberración, una tontería. Lo he manifestado ya y puedes creer que siento el tener que repetirlo. Pensando como tu piensas, se presta un menguado servicio, muy apesar tuyo, a la C.N.T., a los trabajadores que la componen, y en fin, al conjunto del proletariado hispano.

No, la C.N.T. no es anarquista como afirmas y sostienes tan ligera como irreflexivamente, si bien lo reconozco, y, no seré yo quien lo niegue, que nuestra Organización Sindical debe mucho, bueno y malo, como el compañero Juan López ha dicho, a los militantes y defensores del anarquismo.

Con el objeto de ilustrarte si es posible y de proporcionarte un poco de luz sobre el particular, voy a transcribirte unos renglones de un reciente trabajo de la compañera Federica Montseny, publicado en nuestro semanario «ESPOIR» que dice así :

«En la C.N.T. actuaron los anarquistas, pero la báse militante la constituyó siempre una minoría clarividente, preparada sindicalmente, con visión clara de todos los problemas, que, si tenía una formación libertaria, jamás fué específicamente anarquista, y menos en su actuación en la C.N.T.»

Como digo, siendo hombre de ideas libres y avanzadas, no he afirmado, ni afirmo, ni afirmaré que en la C.N.T. no caben los anarquistas ni mucho menos el que yo crea que a la C.N.T. le sobran los anarquistas.

Esa interpretación, como deducción tuya, no deja de ser una verdadera majaderia y siento el tener que repetirlo.

Desde mi juventud, bien lo sabes, mi ideal libertario estuvo impregnado siempre de un elevado espíritu práctico y realista en lo que al desarrollo de las actividades sindicales se refiere, impidiéndome el compartir puntos de vista que considero fundamentalmente erróneos y equivocados. Que el «practicismo» y el «realismo» es algo que te lleva como de la mano hacia el pájaro «carpintero» descrito por nuestro compañero Rocker. ¡Qué el vamos a hacer! Lo siento y personalmente no puedo evitarlo. Con ello desmuestra, tú y los que piensan como tú, que no habéis comprendido gran cosa del problema sindical y de las luchas de los trabajadores en defensa de sus intereses, y que no os acercáis en lo más mínimo al problema. Diré más : Pensando de ese modo, no os acercaréis jamás, además de dificultarlo todo.

Lée, lée con detenimiento lo escrito por el propio compañero Rocker antes citado poco antes de su muerte, y verás si aprendes, si quieres y puedes aprender cosas para ti nuevas. Te ayudará, creo, a descongestionar tu cerebro por poco que te esfuerces y si aún es tiempo; lo tienes a mi juicio bastante congestionado como consecuencia de un empacho ideológico y excesivo doctrinarismo.

Cuando se pretende ser militante sindicalista, de ese sindicalismo nuestro, cenetista, apolítico, libertario y emancipador, háse de poseer indispensablemente una regular preparación ideológica o anarquista si prefieres (ya ves que el calificativo no me asusta); pero es igualmente también necesario el tener los mayores conocimientos posibles sobre lo que son y constituyen las luchas obreras y las aspiraciones inmediatas de los trabajadores conducentes a su total manumisión. De lo contrario, nos exponemos a perder lamentablemente el tiempo, además de malograrlo todo.

A mi juicio, la C.N.T. no ha de desviarse en absoluto de su trayectoria inicial y fundamental. Ha de ser y seguir siendo revolucionaria, apolítica y federalista; pero apolítica, federalista y revolucionaria no implica en modo alguno, por lo menos a mi entender, que haya de desentenderse totalmente de velar por las libertades públicas, cuando éstas se hallen en evidente peli-

(suite en page 6)

---

mo, profesionalmente hablando. ¿Inconsciencia profesional? ¿Ganas de llenar papel recogiendo todo lo que viene a mano y darlo a la luz, sin tamiz ni coordinación? Esta me parece ser la laguna capital del autor, que, en el farragoso torrente de compilaciones, citas y referencias que abundan en las 700 páginas de su libro, lo apresan como en una red de contradicciones. Mas lo que no logra el autor, aunque se lo haya propuesto y a pesar de sus contradicciones o gracias a las mismas, es, con su **minucioso examen** de rebaja, lavarle ni el pabellón de la oreja al franco-falangismo después de haberle echado encima tantas espuertas de cieno. Mas las cifras, cifras son y nunca dos ceros de más o de menos han posido modificar la naturaleza intrínseca de la materia a que se aplican: en este caso las **atrocidades:** ¿40.000 en el tablero franquista? ¿85.000 en el republicano?

Se puede o no estar acorde con esas cifras, discutibles por discutidas, mas en lo que no hay vuelta de hoja es que en el tablero de caza que nos describe del lado nacionalista hay tal rudeza de detalles, tal riqueza de descripciones al **crudo, que uno acaba** por preguntarse si ese señor, al reunir tantos documentos, al compilar tantas noticias para escribir su libro, ha pensado deliberadamente en contentar o disgustar a nadie, sino a él mismo. En cuanto a la objetividad, dejémosla como está, ya que no han hecho gala de la misma cuantos le han impugnado en nuestra prensa. Me parece obvio añadir que cuanto queda transcrito lo hago, no desde el ángulo particular — digamos ideológico en el que me siento bien arraigado y a mis anchas — sino desde otro plano al que convergen otros ángulos de visión y otras perspectivas de apreciación: me refiero a la entidad nacional. No me molesta, pues, desde este plano, considerar que el libro en cuestión, aún apesar de sus deficiencias y contradicciones, reúne tal cúmulo de hechos y conocimientos históricos sobre la guerra de España, que merece otra cosa que los autos de fe que se han insinuado en nuestra prensa.

Voy a citar otro botón de muestra, el último, y que por sí solo hace valedera la adquisición del libro. Muchas otras cosas habría de citar y si se me objeta que solo he ido espigando aquello que no nos desmerece del todo, contestaré que de lo «otro» ya se han ocupado los que me han precedido, y por lo cual «esto» sólo tendría el propósito de completar «aquello».

«El 12 de octubre (1936), en ocasión de la fiesta de la raza, celebrábase en el anfiteatro de la Universidad de Salamanca la ceremonia de conmemoración. Estaban presentes el Obispo, el gobernador civil, la esposa de Franco y el general Millán Astray. Presidía el rector de la Universidad, Sr. Unamuno. Después del ceremonial de apertura, Millán Astray se libró a un violento ataque contra Cataluña y las provincias vascas, diciendo eran como «un cáncer en el cuerpo de la nación. «El Fascismo, que está devolviendo la salud a España, sabrá extirparlos, cortando en la carne viva como lo hace un cirujano resuelto y libre de toda falsa sentimentalidad». En el fondo del anfiteatro alguien lanzó la divisa del general: ¡Viva la Muerte! El general gritó su habitual contraseña de excitación al populacho: ¡España!, así que «una, grande, libre», coreada por la asistencia con el saludo fascista. En estos momentos, todas las miradas estaban fijas sobre el Rector. Este se levantó y dijo: —Todos estáis esperando lo que voy a decir. Vosotros me conocéis y sabéis que yo no puedo guardar el silencio. Hay circunstancias en las que callarse es mentir. Claro, el silencio se podría interpretar como un consentimiento. Voy, pues, a añadir algo al discurso — si es que así se le puede llamar — del general Millán Astray, presente aquí entre nosotros. No hablemos de la afrenta personal que me ha hecho su violenta vituperación contra los vascos y los catalanes. Yo mismo he nacido en Bilbao. El Obispo (y aquí Unamuno designa al prelado que estaba temblando sentado a su lado) que a él le plazca o no es catalán de Barcelona.

» Hizo una pausa; un silencio terrible reinaba en la sala. Ningún discurso de esa naturaleza se había proferido en la España nacionalista.

» ¿Qué iba a decir todavía el Rector: —Acabo de oír un grito mórbido y exento de todo sentido: Viva la muerte! Yo, que he pasado mi vida en dar forma y en pulir paradojas, debo deciros, en mi calidad de experto en la materia, que esa paradoja bárbara resulta para mi repugnante. El general Millán Astray es un enfermo; digámoslo sin doble sentido, con franqueza. Es un inválido de guerra. Cervantes lo era también. Desgraciadamente, hay hoy en España demasiados enfermos. Y habrá muchísimos más dentro de poco, si Dios no nos viene en ayuda. Sufro de pensar que el general Millán Astray podría fijar las bases de una psicología de masas. Un disminuído físico que no tiene la grandeza espiritual de un Cervantes, busca habitualmente su lenitivo en las mutilaciones que puede hacer sufrir en torno suyo». Llegado a este punto de su peroración, Millán Astray, no pudiendo retenerse más, gritó: «¡Abajo la Inteligencia! ¡Viva la Muerte!». Un clamor en la sala le reiteraba el sostén de los falangistas. Mas Unamuno prosiguió: —Esta Universidad es el templo de la inteligencia, y yo soy su gran sacerdote. Sois vosotros quienes estáis profanando esta sagrada morada. Vosotros venceréis, porque poséeis más fuerza brutal de la que necesitáis para ello. Mas no lograréis convencer a nadie. Claro, para convencer sería necesario que persuadiérais: Pero para persuadir habríais de poseer lo que os falta: la Razón y el Derecho en la lucha. Considero, pues, como inútil el exhortaros a pensar en España. He terminado.»

GROS.

DE TOUT ET POUR TOUS

El pueblo espanol necesita y exige pan y libertad

Después de los trascendentales e importantes movimientos huelguísticos de abril-mayo, llevados a cabo con decisión y entusiasmo por los trabajadores españoles, exigiendo mayor remuneración a sus jornadas de trabajo, más respeto a su condición irracional de asalariados, más libertad como ciudadanos, más amplia y humana consideración en tanto que seres humanos que anhelan y quieren pan y libertad, las huelgas de protesta se han ido sucediendo unas a otras, partiendo del Norte de España para extenderse progresivamente por diferentes provincias, lo que determina que el regresivo Estado franquista ponga de nuevo en práctica medidas represivas tan drásticas como draconianas «contra los perturbadores del orden, en defensa y sostén del verdadero orden».

Los artefactos que han hecho explosión en determinado lugar de la residencia veraniega del Caudillo y otros edificios sedes de la reacción española, sitos en diferentes lugares de la península, no sólo han sido motivo de acelerada puesta en vigor de dichas medidas, sino que facilitan ocasión sedicente justificativa a los organismos del orden oficial para conminar al pueblo trabajador, reprimir y envolver en las redes de la ley a honestos asalariados, hombres anhelantes de libertad, amantes padres de familia.

Por su parte, la burguesía española aprovecha tal represiva y conminativa medida gubernamental, para dar rienda suelta a sus arcaicos sentires retrógrados e intolerantes, de clases dominante pletórica de bienestar, ensoberbecida por condición, para, al menor indicio de protesta o huelga por parte de sus explotados del músculo e intelecto, proceder al despido de éstos de sus lugares de trabajo, conminando al resto con el cierre de sus centros de producción e industriales afin de amedrentar, dominar por hambre y miseria a sus asalariados.

Al unísono el Estado sigue su opresivo proceder, trasladando a laboriosos trabajadores radicados en Asturias y otras provincias mineras del norte de España a otras regiones distantes de aquéllas, pretendiendo, con esta drástica medida deportativa, «calmar los ánimos protestatarios», desorientar al resto de los trabajadores y dejar «constancia de ejemplo» en el presente y futuro de su fuerza represiva y poder gubernamental.

Por otra parte también, los trabajadores, con sobrada y justa razón, a pesar de todo, por encima de todo, exigen, quieren pan y libertad, continúan protestando, ora por medios pacíficos, dejando de producir en sus lugares de trabajo, sin abandonarlos, ora mediante huelgas de más o menos duración, dejando viva constancia a la vez de su cansancio acerca de las privaciones de las que son objeto, demostrando su repudio al régimen, manifestando su sentido descontento ante tanta injusticia, desigualdad económica y cívica y carencia de libertad, en todos los sentidos y latitudes tenida en cuenta y comprendida la libertad.

Desoyendo clamores conminativos provinentes del Estado, haciendo caso omiso a falaces promesas, provengan de parte de la autocracia por vía de estamentos oficiales o a través del domesticado y amorfo sindicalismo verticalizado, o provengan de origen y radiación teocrática con ficticio asiento en ineficaces sindicatos llamados cristianos, convencido, sabiendo lo que quiere, con decisión y rebeldía, prosigue su ininterrumpida lucha a tenor de sus posibilidades, reclamando con justa razón el lugar que de hecho y por derecho natural le corresponde, como pueblo que quiere, exige ser libre en libertad de opinión, de expresión oral y escrita, de asociación y de elegir el régimen que considere le convenga.

Con todo, la realidad es que el pueblo español exige, quiere pan y libertad. Con todo, lo cierto es que el esquilmado y oprimido trabajador, el rebelde e inquieto paria hispano, confía sólo en sí mismo en lo que a conseguir más equitativo bienestar y más amplia libertad se refiere.

Y con todo, por encima de todo también, nosotros, revolucionarios libertarios; jóvenes y adultos de ambos sexos. Nosotros, trabajadores e idealistas, que formamos parte integrante del pueblo español, que con él sentimos sus inquietudes, justa rebeldía; que con él sentimos sus desasosiegos con miras al presente y al futuro, sus preocupaciones y sus anhelos de pan y libertad. Nosotros, todos, absolutamente todos, como antaño, como siempre, redoblemos hogaño, en estos decisivos momentos, nuestro esfuerzo, nuestra acción, nuestra actividad conjunta y eficiente de cara a ayudar, por todos los medios a nuestro alcance, cada uno en la medida de sus posibilidades, cada uno y todos de conjunto, según nuestras condiciones físicas e intelectuales, todos en suma, ayudemos, por todos los medios a nuestro alcance, repito, ayudemos al pueblo español en su justo anhelo liberativo, no sólo hasta el logro total de su libertad, sino hasta conseguir su más amplia emancipación.

Alejandro LAMELA

GRAN EXITO
DEL GRUPO ARTISTICO DE S.I.A. DE NIMES

El sábado, día 21 de octubre, a las 9 de la noche, tenía anunciada este grupo una velada de varietés, en la sala de su residencia. Antes de empezar, en la sala ya no se cabía, con un público serio y armonioso.

A la hora anunciada y con un bullicio propio del carácter español, la comisión dió por comenzada la sesión.

Primer número: Una soberbia orquesta tropical, tocando un agradable pasodoble, mostrando al público sus buenos dotes artísticos.

A continuación, un excelente dúo, llamado Estrella, obtuvo mucho éxito cantandio canciones mejicanas.

Con el mismo entusiasmo, el público aplaudió al joven José Luis García, cantando melodías. Triunfante de sus apuros, le esperamos para festivales venideros.

Como es costumbre en los festivales de habla española, no puede faltar el cante flamenco. Lo representa nuestro buen amigo Ramón, acompañado por el guitarrista Melero, llevándose nutridos aplausos.

Como el público se encontraba algo tímido y un poco serio, tuvo que salir el gran caricaturista «Arpi», vestido de verdadero payaso, como imitador de estrellas, que con sus canciones, chascarrillos, y gestos, hizo reir al público a carcajadas.

También salió nuestro colaborador y amigo Periguell, con sus canciones clásicas, dando buena satisfacción al público.

Una de las grandes sorpresas nos la dió nuestro simpático Vicente Morell. Evidenciando valor artístico, nos recitó sus buenas poesías. El público le dió el nombre de poeta del pueblo.

De este festival, grande en todos los sentidos, el público salió contento y satisfecho, manifestando gran simpatía a todos los artistas de este grupo. ¡Hasta el próximo!

Uno del público.

En busca de conclusiones lógicas

(Suite de la page 4.)

en los casos en que la obsesión jugara papel preponderante, nada debería impedir una acción conjunta para un objetivo común. ¿Qué pedimos los que consideramos que la intransigencia ideológica elevada al cubo nos limitaría en la acción y nos ofrecería poquísimas posibilidades de éxito? En realidad, nada que condicione el futuro de nuestro movimiento ni que venga en detrimento de la personalidad orgánica: nos limitamos a defender el criterio de que la C.N.T. debe colaborar con todos los que honradamente persigan nuestro mismo objetivo, disponiéndose a participar activamente en todos los aspectos que pueda revestir la acción contra el franquismo y prestando particular atención a la labor que puede desarrollarse en el seno de la Alianza Sindical. Decimos igualmente que nuestra organización debe esforzarse para establecer contacto con las masas obreras del interior, hablándoles un lenguaje de fácil comprensión que les permita conocernos.

Exponemos la creencia de que se impone considerar objetivamente lo que representa para España el cuarto de siglo transcurrido, para que nos sea posible aquilatar los diversos aspectos de nuestra acción presente y venidera. Y para terminar con este rápido resumen, nos parece indispensable señalar que si en el futuro queremos ser constructivos, hemos de prepararnos para dar a nuestra acción un carácter social, económico, educativo y cultural que responda al alcance de los problemas con los que deberemos enfrentarnos. Todo esto, que es simple en su forma y en su fondo y que no encierra ninguna mala intención, no debería ser motivo de críticas acerbas ni despertar en el ánimo de nadie desconfianzas que en nada se justifican.

¿Qué piden, por su parte, los compañeros que temen que los principios se deformen o que se olviden las finalidades? A decir verdad, no creo que pretendan el inmobilismo ni que razonen en función de un dilema que nunca fué positivo y que se refleja en el archiconocido TODO o NADA. Más bien me inclino por pensar que no les guía otro propósito que el de frenar, en cierto modo, el ímpetu de quienes consideran equivocadamente abocados a la «revisión», con la buena intención de salvaguardar las bases ideológicas que consideran en peligro. Al margen de esto, estimo que sienten como todo militante la necesidad de actuar positivamente para que deje de ser un mito o una infundada ilusión la liberación de España, estimando por consiguiente que unos y otros luchamos en definitiva codo a codo, con el propósito de cubrir un objetivo que es expresión de nuestras comunes aspiraciones.

Si no me he equivocado en la rápida búsqueda de las lógicas conclusiones que he intentado resumir en el limitado espacio de un artículo, nada debería impedir que la militancia confederal confiara en la sinceridad que a todos y a cada uno debe animarnos, haciendo posible el desarrollo de unas actividades que, sin poner en tela de juicio nuestra razón de ser, se viesen imbuídas de los apectos positivos que requieren las circunstancias. Esto, y no otra cosa, es lo que todos deberíamos perseguir para que no se disgregaran nuestras fuerzas y para que, con múltiples y variados granos de arena, fuésemos capaces de construir una sólida montaña que influyera con decisión e inteligencia en los destinos de nuestro pueblo.

Para mí, y sentiría muchísimo que tristes realidades me probaran qus soy un ingenuo, todo es posible cuando el sentido común y la buena voluntad gozan de primacía, y si damos por cierto que nadie persigue transformar la C.N.T. y que tampoco se pretende inmovilizarla, podríamos concluir diciendo que nada se opone a que la militancia confederal trabaje en fraternal compenetración y en un ambiente de sincero compañerismo. Si tal cosa no fuese posible, si una parte de la militancia se encerrara en la incomprensión, enarbolando la bandera del extremismo, creo que cometería un grave error y que rendiría muy mal servicio a la organización que pretendería salvaguardar con una actitud que, como mínimo, sería totalmente contraproducente.

A. TARRAGO

SOBRE LA EVOLUCION DE MI PENSAMIENTO

(Suite de la page 5.)

gro. De otro modo no comprendo a la C.N.T. y expresándome con entera sinceridad manifestaré, que los que sin duda no han comprendido ni a la C.N.T. ni el ideal libertario, son los, que pecando de sectarios y dogmáticos, destrozan a la Organización Confederal, apartando a infinidad de trabajadores y a no pocos militantes en lugar de atraerlos.

No eres el único, no, desgraciadamente, el que sostienes en nuestros medios que los no adjetivados anarquistas no deben estar en la Organización. En lo referente a ocupar cargos representativos, te diré que me hace poca mella, apesar de los codazos que se observan por doquier para ocuparlos y no precisamente por los llamados reformistas, que dirías tú.

Cada día me siento más orgulloso de haber ingresado en mi juventud en la C.N.T. y de haber abrazado el ideal de la libertad que cada día se ahonda más en mi fuero interno, rechazando todo principio de dictadura y de autoritarismo abusivo, tanto individual como colectivo. Cada día, repito, experimento mayor reconocimiento hacia aquellos compañeros, desaparecidos ya, que, como tantos y tantos han dado todo su valor y valer por la causa de la C.N.T. y combatido por el advenimiento de una sociedad en la que, desaparecido el sistema capitalista, pueda ser posible la vida humana en Socialismo y Libertad. Para mi, el bienestar material supone, desde todos los puntos de vista, un significado verdaderamente dignificador; pero el principio de Libertad, lo tiene más, mucho más todavía, por cuyo motivo no me molestan a mi lado, al contrario, me complacen, los anarquistas.

Durante el curso de mi ya larga actuación en el seno de la Organización Confederal (treinta y cinco años), y disculpa la inmodestia, he conocido un buen crecido número de compañeros anarquistas comprensivos, tolerantes y consecuentes, cuya compañía me resultaba desde todos los ángulos, además de muy grata, alentadora. Afirmaré, como alguien ha dicho, que con anarquistas de esa naturaleza yo iría muy lejos y además muy complacido. Pero no iré, puedes creerlo, ni lejos ni cerca con ninguno de esos anarquistas que posiblemente sin saber lo que se llevan entre manos, nos quieren imponer su anarquismo a toque de trompeta y a marchas forzadas.

San Agustin decía que fé sin obras es fé muerta. Y personalmente sostengo que la propaganda de un ideal tan sublime y generoso como el Ideal de la Libertad, si no va acompañada de una conducta en consecuencia, es propaganda menguada, cuando no estéril. Si nos llamamos libertarios, hay que demostrarlo con la conducta. Nosotros no concebimos a nuestra Organización sin una libre y fraternal discusión, como igualmente no admitimos en nuestros medios libertarios imposiciones; ni una perfecta unanimidad de opiniones, ni una servil y resignada sumisión a lo que dicten quienes nos representan. Sin embargo, una vez ejercido nuestro derecho a exponer nuestro pensamiento y la exposición clara de nuestros íntimos pareceres, es inadmisible el que ningún militante u organismo representativo, se inbordine y desacate lo que son acuerdos recaídos dentro del federalismo orgánico. Por consiguiente, insisto, aunque te desagrade, compañero y amigo de juventud, una vez discutido con toda amplitud, recaído que haya sido el acuerdo o el nombramiento para cualquier cargo, el deber de los disconformes es acatarlos y cumplirlos sin lo cual —y valga la perogrullada— no hay organización posible. Los demás llaman a eso, que es consubstancial con el desarrollo normativo de toda colectividad, disciplina orgánica. Nosotros, hombres de ideas nobles y elevadas y por añadidura libertarias, no le daremos ese nombre; pero, no obstante, hemos de convenir, que después de la discusión, recaído el acuerdo, su cumplimentación y acatamiento es de imprescindible obligatoriedad, cuando solo se posee un mínimo de responsabilidad individual y colectiva. Proceder distintamente es sinónimo, por muy anarquista que se califique, de imposición y de autoritarismo que es todo lo contrario de FEDERALISMO Y DE LIBERTAD.

José BERRUEZO R.

El anarquismo visto por un escritor britànico

(Suite de la page 5.)

imbecilidad .Y es la falta de examen, la falta de reflexión, lo que conduce a muchos hombres al abismo. El anarquismo no impone nada: pide sobre todo al individuo este esfuerzo saludable de reflexión.

Cree que el hombre no sentirá la necesidad de ser malo o hará lo posible por comportarse bien en el conjunto social, si no hay causas ni efectos que le impulsen al mal. Por medio de la razón y de la conciencia, cada día el hombre va ganando batallas al «espíritu del mal» y más ganaría si toda la sociedad no estuviese organizada, montada sobre la falsedad, el engaño recíproco, la coerción, la injusticia, la violencia autoritaria, los intereses de unos pocos, contra el bienestar de la generalidad.

Pero dejemos terminar a Colin Mac Innes :

«Aunque el éxito del anarquismo hasta el presente sea limitado, conserva una intangible ventaja sobre todos los sistemas políticos ya inventados: es el solo que no hayamos visto en una aplicación general de sus teorias. Lo que hemos visto de los otros nos ha producido serias desilusiones. Hace ya más de cien años que Carlos Marx, desde su «tenement» de Dean Street, soltó su bomba intelectual, que ha cambiado la vida de muchos seres humanos sobre la tierra. No es dudoso que un dia surgirá, en algún sitio y quizá en nuestro siglo, una idea de vida humana nueva que turbará nuestra existencia actual y cambiará nuestras ideas sobre nosotros mismos y sobre nuestras sociedades, una vez más. Sobre esta idea, una sola cosa es cierta: ella surgirá de una minoría y su triunfo parecerá imposible a los hombres razonables.»

¿Es el anarquismo y sus concepciones sociales esta idea nueva que espera MacInnes, confiando en que surja «quizá en nuestro siglo»? En todo caso, como no hay nada nuevo y todo se produce siguiendo procesos sociales, políticos, filosóficos, biológicos, que se iniciaron desde la aparición del hombre sobre la tierra, cabe pensar que el anarquismo aportará a esa «idea nueva» una contribución considerable.

Activités de nos camarades Espagnols

Fieles a nuestro sentimiento solidario hacia todos los explotados, así como hacia todos nuestros compañeros de ideología, abrimos estas páginas a aquellos que de ello tienen mayor necesidad en este momento: nuestros camaradas españoles, refugiados en Francia, privados de todo medio de expresión.

He aquí por qué «ESPOIR» acogerá a todos los españoles que se dirijan a nosotros para exponer sus problemas, pedir nuestra ayuda y, si es necesario, nuestro consejo, enviándonos sus comunicados o sus artículos en su lengua materna, ya que no conocen otra.

COMMUNIQUES

IMPORTANTE MITIN DE ALIANZA SINDICAL EN PERPIGNAN

El próximo domingo, día 11 de noviembre, tendrá lugar a las nueve de la mañana en el Cine Perpignan, un importante acto de Alianza Sindical.

El acto será presidido por C.G.T.-F.O. y la C.N.T. de Francia y en el que tomarán parte los representantes de las Organizaciones españolas:

ROQUE SANTAMARIA, de la C.N.T. y

PASCUAL TOMAS, de la U.G.T.

Dada la importancia del acto, encarecemos a todos los antifascistas españoles del Rosellón, la asistencia al mismo.

EL COMITE DE ALIANZA SINDICAL DE PERPIGNAN

FEDERACION L. DE OULLINS

CONFERENCIA PUBLICA

Para el domingo, 9 de diciembre, la compañera Federica Montseny dará una conferencia pública con el tema siguiente :

PASADO, PRESENTE Y FUTURO DE LA C.N.T.

El acto tendrá lugar en la Sala de Fiestas de Oullins.

⁂

Por la tarde, en el mismo local, se celebrará un gran festival de variedades.

Participarán en el festival renombrados artistas de distintas regiones.

GRAN FESTIVAL DE S.I.A. EN PERPIGNAN

El día 18 de noviembre, en la Sala del Centro Español y a la hora de costumbre el Grupo Teatral Talia, inaugurará la temporada poniendo en escena la célebre comedía de Pedro Muñoz Seca :

«Quien me compra un lio»

Dos horas de risa continúa. ¡Todos al Festival !

S.I.A. - SECCION DE ROANNE

Convoca a todos sus adherentes y simpatizantes a la asamblea que tendrá lugar el día 11 de noviembre, a las nueve y media de la mañana, en nuestro centro social.

Dada la importancia de los asuntos a tratar, esperamos asistencia y puntualidad.

F. L. DE DIJON

Se convoca a los compañeros a la Asamblea que tendrá lugar el domingo día 11 de noviembre a las 9 de la mañana en el Café de la Comedie, place du Théatre.

FEDERACION L. DE OULLINS

De conformidad con lo acordado en nuestra anterior reunión, esta F.L. convoca a sus afiliados a la asamblea que tendrá lugar, en nuestra habitual sala de reuniones del cafe de la rue Montesquieu. Dicha asamblea es para el domingo, día 18 de noviembre, a las nueve de la mañana.

Es de aconsejar la mayor puntualidad al objeto de poder discutir el Orden del día con detenimiento y sin prisa por temor de concluir tarde.

sid

CALENDARIO PARA 1963

A primeros de noviembre se pondrá a la venta este Calendario que tantos éxitos viene obteniendo año tras año.

Constará de siete hojas con otras tantas tricomías debidas a la pluma delicada de la joven dibujante Diana Tudela.

Precio : 2,50 NF.

Pedidos: Consejo Nacional de S.I.A.. 85, rue de la Concorde, Toulouse.

Giros : Solidarité Internationale Antifasciste, C. C. P. N° 1230-50, Toulouse.

Suscripción pro-España oprimida

Saldo Pro-España después de revisión de cuentas	1.256.672
F.L. de Carcassonne	12.000
F.L. de Argel	15.000
S.A.C. de Suecia	474.760
C.L.E. de Mejico	391.772
Panama	14.700
Panama	10.446
F.L. de Montreal (Canadá)	3.500
F.L. de Montreal (Canadá)	52.385
F.L. de Montreal (Canadá): P. Ruiz, 2.225; Un simpatizante, 1.335; Un aragonés, 890; J. Gonzalez, 2.225; D. Vivancos, 2.670; F. Hernandez, 2.670	12.015
Grupo Tierra y Libertad de Mejico	25.000
C.L.E. de Mejico	391.772
F. L. de Caen: Torres, 3.000; Fernandez, 500; Cruz, 500; Sanchez J., 500; Castillon, 200; Sanchez, 500; Garcia C., 300; Sola, 1.000; Bravo M., 500; Quevedo, 500; Elnandes, 500	8.000
F.L. de Quillan	6.000
F.L. de Torreilles	2.355
F.L. de Prades	12.500
F.L. de Perpignan	8.100
F.L. de Mont de Marsan	8.000
F.L. de Servian: J. Español, 1.000; A. Guillen, 1.000; J. Escoda, 500; J. Murria, 200	2.700
Broto de Gourdon	1.000
F.L. de La Grand Combe	3.400
F.L. de Beaucaire	8.900
Aparicio de Ales	1.000
F.L. de Beziers	1.910
F.L. de la Litiere	1.300
F.L. de Aurillac: J. Martin, 1.000; F. Valero, 500; A. Monter, 500; M. Chiva, 500; M. Sorinas, 500; J. Garcia, 500	3.500
F.L. de Nerondes	7.500
F.L. de Bordeaux	9.620
Marakolseim (Bas Rhin)	1.400
F.L. de Montrichard	3.500
F.L. de Clermont Ferrand	3.300
F.L. de Caussade	5.980
F.L. de Toulouse: XX., 35; Estabolite, 10.000 XX, 400; Lacombra, 200; Polluelos, 1.000; X.X., 400; Mendreta, 200; Calve, 130; X.X., 200	12.365
F.L. de Givors Chasse	6.000
F.L. de Carpentras	10.500
F.L. de Port de Bouc	3.300
F.L. de Trest (Provenza)	6.000
F.L. de Alleins	100
F.L. de Marsella: J. Micas, 1.000; Romo, 1.000; A. Gomez, 1.000; A. Villar, 700; F. Yarza, 500	4.200
Gil y Varas, Chateauneuf du Rhone	2.000
S. Ripoll de Toulouse	1.500
F.L. de Valence-Romans	22.000
F.L. de Argenteuil	6.000
P. Llorente de Los Angeles	4.763
F.L. de Labastide de Levis	5.000
Berñal de Evreux	1.000
F.L. de Burdeos: Enfadaque, 300; Ferreres, 300; Lledo, 1.000; F.L. de St.-Simphorian, 1.000	2.600
F.L. de Orleans	9.500
Arufe (Alemania)	1.500
F.L. de Belarga	1.550
F.L. de la Grand Combe	2.000
F.L. de Besseges	4.500
F.L de Beziers	13.500
F.L. de Bedarieux	21.000
F.L. de Clermont Ferrand (Festival del 28-7-62)	12.450
F.L. Combs la Ville	12.000
F.L. de Dreux	10.000
F.L. de Paris	385.600
F.L. de Garches Lagounesse	12.500
F.L. de Drausix	2.500
F.L. de Millemont	2.000
Marciol Rojo (Zona Norte)	2.000
Ramio José (Zona Norte)	1.000
Una Libertaria	1.500
F.L. de Combs la Ville: P. Oliveras, 300; J. Casals, 1.000; J. Villanueva, 1.000; J. Martinez, 500; J. Casals, 1.000; P. Oliveras, 200; A. Parera, 1.000; A. Terraza, 500	5.500
Cte. Pro-Presos de Nueva-York	4.900
Arona y varios españoles de Paris	21.000
Total	3.373.816

COMISIONES DE RELACIONES

C. de R. de Altos y Bajos Pirineos	35.000
C. de R. de Argentina	49.545
C. de R. del Panama	5.670
C. de R. del Panama	10.446
C. de R. del Aude y P.-O.	70.000
C. de R. del Ariege	31.000
C. de R. de Normandie	26.250
C. de R. del Herault, Gard et Lozere	47.885
C. de R. de Bordeaux	14.000
C. de R. de Orleans	35.000
C. de R. del Hte. Gne.	28.850
C. de R. del Hte. Gne.	7.000
C. de R. de Montauban	27.590
C. de R. de Provenza	23.430
C. de R. de Bretaña	5.500
C. de R. del Herault, Gard et Lozere	5.950
C. de R. de Zona Norte	57.040
Total	480.156
C. de R.	480.156
F. L. y donativos	3.373.816
Total recaudado hasta el 30 de septiembre de 1962	3.853.972

sid

"SOLIDARITE INTERNATIONALE ANTIFASCISTE"

CONSEIL NATIONAL

SOUSCRIPTION INTERNATIONALE PRO-SINISTRES DE CATALOGNE

	NF.
Total première liste	1.195,00
F.L.-C.N.T. de Poitiers	200,00
Manuel Pitarch, Beaumont en Verox	10,00
S.I.A., Tarascon-sur-Ariège	162,50
Serazol Pablo, Mios (Gironde)	5,00
S.I.A., Annecy	100,00
Gil, 10; Mour, 10; Celayo, 10, Bagnols-sur-Cére	30,00
Henri Mondejar, Bordeaux	5,00
S.I.A., Bernay: E. de Dios, 10; A. Montoliu, 10; J. Arias, 10; Vandecasteele, 5; Martos, 2,50; P. Ribas, 5; J. Candelas, 30; L. Tejedor, 2; Angela Gil, 4; J. Agustench, 10; A. Bonet, 10; Maria Agustench, 10; J. Poblet, 10; V. Ronda, 10; E. Marzal, 10; J. Francitorra, 11,50	150,00
S.I.A., Montpellier: Un compañero, 10; otro, 5; Flores, 5; Guijarro, 10; Carmona, 5; F. Lopez, 10; Ibañez, 5; R. Hernandez, 10; G. Garcia, 5; D. Martinez, 5; F. Cano, 5; Membrado (hijo), 5; Falgas, 5; Artigues, 5; Floreal, 20; F. Molina, 5; Moreno, 5; Alkalay, 5; Crivelle, 5; Uno más, 5; Otro, 5; J. Catala, 5; H. Manero, 5; Bergos, 10; Vve Sanchez, 10; Admeller, 10; Guasch, 5; A. Sanchez, 5; J. Cervantes, 5; Compañero X, 5; Ezquerra, 5; Claramunt, 5; Un anónimo, 10; Otro, 10; F. Garcia, 10; Un rebelde, 2; Otro, 3; Ramirez, 10; Lobo, 10; J. Fuentes, 4,50; Palmero, 5; Miñarro, 10	284,50
S.I.A. et F.L.-C.N.T. de Montereau	55,00
S.I.A., Servian : J. Español, 10; J. Murria, 3	13,00
P. Mateau, Rodez	10,00
Sodia, Castres	10,00
S.I.A., Auch: P. Oro, 10; Rebujent, 10; Labrador, 5; Galindo, 5; Teresa Raure, 5; Lopez, 5; Vivas, 5; Montalbal, 5; C. Colon, 5; Villaverde et famille, 9; A. Vidal, 5; J. Oliva, 5; Gimenez, 5; Vinsa, 10; Un Faiet, 7; A. Torres, 5; Uno, 10; Lorente, 10; Aceituno, 5; A. Learte, 7; A. Cases, 5; O. Mazan, 10; Alfonso, 5; Cerdá, 10; Soriano, 3; Sanchez, 5; Ramirez, 5; Lozano, 10; A. Cartagena, 10; Martriupe, 3; G. Cirilo, 5; G. Massanas, 10; Mme Anivet, 5; J. Boj, 5; J. Picó, 2; F. Rodriguez, 5; R. Baldassot, 2; P. Thomas, 10; T. Fernandez, 5; Simiani, 3,50; Cristian, 5; Farner, 5; Mesa, 2,50; Alcocer, 10	274,00
Total première et deuxième liste	2.504.00

Toulouse, le 31 octobre 1962.

NECROLOGICA

ALONSO MARTINEZ MARIN

Alonso Martínez Marín, en el hospital- Hôtel-Dieu de Clermont-Ferrand, dejó de existir el día 26 de julio de 1962, tras largos meses de enfermedad. La bronquitis crónica se lo ha llevado a la tumba del cementerio de St-Jacques, a los 66 años de edad.

A. Martínez era natural de Alhama de Murcia. Emigró a los 15 años a la región catalana en busca de trabajo y fijó su residencia en Vilasar de Mar, cerca de Barcelona.

Tomó contacto con el sindicato de hortelanos C.N.T., donde seguía la lucha como sindicalista revolucionario.

Tomó parte contra el régimen invasor clérigo-franco-falangista, lo que le obligó a cruzar la frontera en dirección de los campos de concentración en Francia. Fué encuadrado en compañías de T. E.

Deambulando de una parte a otra para escapar de los nazis, vino a engrosar el grupo en el pequeño valle de Courgoul (P.-de-D.) donde, como tantos otros, se liberaron de las compañías de T.E.

Enterado de la constitución de la F.L. de Courgoul, Martínez pidió ingreso. Con toda su moral esperaba ver liberada España de la dictadura franquista, a fin de encontrar a su esposa e hijo que seguían en la misma localidad de Vilasar, sin que haya podido lograr su propósito.

La F. L. de Courgol sufre la segunda baja por defunción en lo que va del año en curso.

Días antes de fallecer fué visitado por el compañero Picolo, secretario de la F. L. y le recomendó se hiciera cargo de sus cosas, y que el entierro fuese civil. No obstante su última voluntad, fijaron un crucifijo por orden de la superioridad hospitalaria, lo que se ordenó fuese retirado y así se hizo.

El compañero Picolo expresa su agradecimiento a los que rindieron homenaje a Alonso Martínez, acompañándolo a su última morada así como a aquellos que le prestaron ayuda y protección.

Con gran emoción presidió el desfile fúnebre, dejando al sepulturero la cinta colorada con el distintitivo de la bandera cenetista y escrito: «La F.L. de Courgoul à leur collègue Martinez».

En el acompañamiento, además de los compañeros de la F.L. de Clermont-Ferrand, se encontraban el compatritota A. Toral y su esposa, que se desplazaron desde Chambon-s-Lac (P.-de-D.), el guardia forestal del sector y el teniente coronel, jefe forestal del departamento.

Expresamos nuestro más sentido pésame a la familia del compañero Martínez.

El secretario: Picolo.

La solidaridad es un deber. Prestarla a los mutilados, es un honor.

SERVICE DE LIBRAIRIE

Tenemos a disposición de quien desee solicitarlos los siguientes títulos:

Colección Austral. Volumen simple a 3,25 NF. Volumen extra, a 4,30 NF.

«Años de juventud», Arroz y Tartana», «Bellas horas de mi vida», «Cádiz», «El Capitán Veneno», «Charlas de café», «Coloquios», «Contra esto y aquello», «Cuentos populares rusos», «Cultura y educación», «Don Alfonso el libertino», «España y los problemas de Europa», «Estudiantes, sofistas y pícaros», «Fábulas literarias», «Lecturas españolas», «Mi infancia y juventud», «Riverita», «Tríptico», «Viaje a los Pirineos», «Vida», «Vida de Don Quijote y Sancho», «Vida de Marco Bruto», «Historia de la vida del Buscón», «Vida e historia».

Colección « LE LIVRE DE POCHE » (en francés). Precio del volumen simple, 1,95 NF. Volumen doble, 3,30 NF.

« Croisade sans croix », « Le Diable et le bon Dieu », «Histoire de la musique », « Mémoires », « Napoléon », « Notre prison est un royaume », «Le salaire de la peur », « Terre des hommes », « La vingt-cinquième heure », « La voie royale », « Voyage au bout de la nuit ».

Se encarece a quienes soliciten estos títulos tengan a bien indicar la colección en que los clasificamos. Ello facilitará nuestra tarea.

Pueden sernos solicitados igualment:

«Don Quijote de la Mancha», dos tomos, a 9,00 NF cada uno.

«Los hermanos Karamazov», de Dostoiewski, a 3,75 NF.

«Alba roja», «Alma de los lirios», «Flor de fango», «Los Parias», de Vargas Vila, a 3,75 NF.

«La educación y la herencia», de Guyau, 4 NF.

«Principios de moral», de Spencer, à 4,00 NF.

«Resumen de lógica», de Stuart Mill, a 4,00 NF.

Pedidos a: J. Borraz, Servicio de Librería del Movimiento, 4, rue de Belfort, Toulouse.

Giros a: M. Celma, 4, rue de Belfort, Toulouse. C.C.P. n° 952-38, Toulouse.

Vieilles idées toujours neuves

L'INDIVIDU ET LA COLLECTIVITE

On peut s'étonner parfois de l'engouement soudain que les classes ouvrières ont ressenti pour le Collectivisme (1). Mais, dès le premier examen, la chose s'explique aisément : le Collectivisme apparaît au premier abord comme une réaction normale et nécessaire contre les inégalités et les iniquités de la société actuelle.

En voici les causes principales.

Depuis l'origine et pendant tout le développement des sociétés, l'Individualisme le plus absolu semble avoir continuellement guidé les hommes. Et c'est bien en effet un Individualisme, mais un Individualisme vicié jusqu'aux racines par les ambitions diverses de quelques-uns, où, si l'on préfère, un Individualisme de loup dans la bergerie. Depuis les âges lointains où l'homme profitait de sa force pour asservir et dominer ses compagnons, jusqu'aux âges modernes où la force a fait place à la ruse dans l'exploitation de l'homme par l'homme, c'est à un Individualisme malsain que les Sociétés ont obéi. La *struggle for life* a permis à une minorité privilégiée ou hardie de dépouiller sans vergogne une majorité travailleuse mais dépourvue d'esprit d'initiative. On en est ainsi arrivé à la société artificielle et inharmonieuse d'aujourd'hui.

A cet état de choses, les Collectivistes veulent substituer un ordre nouveau reposant sur une base nouvelle. Par un raisonnement simpliste, ils veulent construire une société qu'animerait un esprit diamétralement opposé à l'esprit actuel et dont les conditions de vie seraient exactement contraires aux conditions qu'il nous faut subir présentement.

C'est à cette simplicité — qui paraît logique et efficace à première vue — que le Collectivisme doit son succès relatif.

Et c'est pourtant à cette simplicité — insuffisante et tyrannique à l'examen — que le Collectivisme devra son échec le jour où il lui sera permis d'essayer une réalisation.

⁂

Ce n'est pas parce qu'un système a été mal appliqué qu'il faut le rejeter sans plus de discussions. Ce n'est pas parce qu'une machine est conduite par un mauvais mécanicien qu'il faut détruire la machine. Ce n'est pas parce que l'Individualisme s'est mué en égoïsme dominateur qu'il faut renier l'Individualisme.

C'est pourtant ce que prétendent faire les partisans du Collectivisme.

Et c'est pourquoi nous nous refusons à les suivre dans la voie fausse et sans issue qu'ils voudraient nous faire accepter comme une route idéale.

Quelle que soit la société dans laquelle il ait vécu, quels que soient les obstacles qu'il ait eu à surmonter, c'est l'Individu, pleinement et largement conscient de sa personnalité, qui nous intéresse. Et c'est, bien entendu, l'Individu qui s'est tracé son sentier sans empiéter sur le domaine propre de son voisin, sans écraser de la force intelligente l'homme plus faible qui cheminait à ses côtés.

Tout le progrès de la société d'une part, et tous les actes nobles de la société d'autre part, ont toujours été l'œuvre d'individualités puissantes ou d'individualités en formation. Tout homme se laissant végéter dans l'ignorance ou l'indifférence n'a toujours été, au contraire, qu'un instrument docile aux mains d'une minorité agissante d'individus à l'instinct faussé. Et c'est le trop grand nombre de ces hommes veules victimes d'ailleurs de leur veulerie — qui a permis l'écrasement méthodique des individualités indépendantes.

Une société idéale ne pourrait donc être basée que sur une majorité de ces individualités libres, et notre travail — dur travail il est vrai — doit être : susciter, faire naître et développer le plus d'individualités possible. C'est à ce prix — et à ce prix seulement — que la rénovation sociale pour laquelle nous bataillons ne sera pas une œuvre incomplète et éphémère.

Cela, les Collectivistes ne s'en soucient aucunement. Au contraire. Pour eux, moins il y aura d'individualités, plus puissant s'affirmera leur autoritarisme brutal. Sous leur régime l'esprit d'initiative s'éteindra, et avec lui l'ingéniosité, le goût des recherches, l'effort artistique, l'esprit critique. L'énergie elle-même, qui ne se développe qu'avec l'individu, fera place, une fois de plus, à la routine et à l'habitude. Un fonctionnarisme toujours croissant s'étendra comme un chancre sur tous les pays. Et l'homme ne devra s'efforcer qu'à être une machine aux rouages minutieusement contrôlés. Ce sera la mort, à brève échéance, *et plus encore que sous le régime bourgeois-démocrate*, de toute indépendance.

Faire une révolution, donner son sang pour un tel résultat ? Allons donc !

Car le Collectivisme ne peut aboutir qu'à un Etatisme effroyablement renforcé, un Etatisme de fer qui broyerait sans pitié la moindre individualité naissante. L'Etat propriétaire, l'Etat entrepreneur, l'Etat patron... Brrr... Alors qu'il est déjà difficile de se défendre contre le petit patron, comment pourrait-on ne pas être écrasé par l'Etat patron dont la main formidable s'abattrait sur l'homme au moindre geste de révolte ? N'est-il pas encore préférable ce *Mutualisme*, pourtant bourgeois, de Thirion ? Dans ce système « l'homme conserverait la libre direction de ses efforts, sauf à les combiner, volontairement et dans un but défini, à ceux de quelques-uns de ses semblables, toutes les fois que, seul, il risquerait de ne pas arriver, ou d'arriver moins sûrement et moins vite, au résultat cherché. Pour cela, il n'est pas besoin de forcer ou de fausser sa nature, ni d'altérer les conditions de la société humaine. En effet, il l'a fait de lui-même et de tout temps ; c'est le moyen qu'il a employé pour se soustraire à l'autoritarisme de la royauté, de la féodalité et de l'église, quand il a créé les corporations, les corps d'état, les communes ; et ce qui est plus caractéristique encore, il l'a de plus en plus employé, depuis un siècle, au fur et à mesure qu'il devenait de plus en plus maître de ses actions ». Et pourquoi, ce moyen-là, une majorité d'individus libres ne l'emploierait-elle pas — plus radicalement que jusqu'à présent — pour transformer, des fondations au faîte, la société actuelle ? (Thirion ne nous aurait pas suivi jusque-là ?).

⁂

Ce qui rend les doctrines collectivistes non seulement inapplicables mais encore étonnamment enfantines, c'est une complète incompréhension de l'homme et de son caractère. Vouloir transformer de fond en combles une construction arbitrairement édifiée, c'est très bien, mais prétendre révolutionner la nature humaine, c'est puéril. Et la révolution sociale des Collectivistes ne pourrait aboutir qu'avec une transformation radicale de la mentalité et du tempérament de l'homme. Que l'homme soit modifiable, d'accord, et nous sommes les premiers à prêcher une éducation intensive, mais que l'homme soit absolument transformable, non.

On peut obtenir de l'homme la bonté — et c'est déjà un joli résultat — mais on ne peut pas exiger de lui une absolue abnégation. On peut lui demander le respect d'une convention aidant au bon fonctionnement de la vie ou protégeant le faible contre le fort, mais on n'a pas le droit d'exiger de lui une absolue soumission à toutes les lois plus ou moins baroques qu'il plaira à un Etat d'édicter.

Dans son livre *De la Vie*, Tolstoï, (dont nous sommes loin d'adopter les conclusions) a écrit une page remarquable sur le caractère fondamental de l'homme : « L'homme ne vit que pour son bonheur, pour son bien. Dès qu'il cesse de rechercher le bien il ne se sent plus vivre. L'homme ne peut se représenter la vie sans y associer le désir de son propre bien. Pour tout homme, vivre est synonyme de rechercher le bien et d'aspirer à sa possession, c'est vivre. L'homme n'a conscience de la vie qu'en lui-même, dans son individualité, voilà pourquoi il se figure d'abord que le bien qu'il désire n'est autre que son bien individuel. Il lui semble de prime abord que la vie, la vraie vie, c'est sa vie à lui. L'existence des autres êtres lui paraît toute différente de la sienne : à ses yeux ce n'est qu'un simulacre de vie. L'homme ne fait qu'observer la vie des autres individus, et ce n'est que par ses observations personnelles qu'il arrive à la connaissance de leur existence. Il ne connaît la vie des autres êtres que lorsqu'il veut y penser ; mais, quand il s'agit de lui-même il sait et ne peut cesser pour un instant de savoir qu'il vit ; par conséquent la vie véritable ne se présente à lui que sous la forme de sa propre vie. La vie des êtres qui l'entourent ne lui semble qu'une des conditions de son existence. S'il ne souhaite pas de mal aux autres, c'est uniquement parce que la vue des souffrances d'autrui trouble son bien-être. S'il souhaite du bien aux autres c'est tout autrement que pour lui-même : ce n'est pas pour que celui à qui il veut du bien soit heureux, mais seulement pour que le bien des autres augmente le bien de sa propre vie.

Ce qui est important pour l'homme, ce qui lui est nécessaire, c'est uniquement le bien de sa vie, c'est-à-dire, son bien à lui.»

Trop de pessimisme, sans doute, dans ces lignes. Mais combien de vérités ! Cet égoïsme mauvais qui sommeille en tout homme, les Collectivistes croient-ils l'anéantir par un décret ? Utopie de sociologues exploitée par des politiciens. Ce caractère, on arrivera à le modifier plus ou moins, à changer l'égoïsme, à purifier l'individualisme, mais c'est tout. Et le collectivisme sombrera dans un Etatisme forcené.

Les plus sincères, d'ailleurs, parmi les Collectivistes, sont bien forcés d'avouer que le Collectivisme ne peut être un but, un idéal. Et les Collectivistes réformistes finissent par ne plus voir en lui qu'une étape. Tel Benoit Malon qui disait : « Un jour doit venir où les mœurs éclairées et adoucies par une longue période de justice économique et de solidarité croissante, étant devenues plus sociales, le Collectivisme sera remplacé par ce qu'on appelle le Communisme ». Donc, seul, le Communisme libertaire apparaît comme un but — aussi lointain certains semblent-ils l'estimer. Le Collectivisme, le Communisme autoritaire, étatique et dictatorial, ne sont plus que des étapes — des moyens — avant de gagner le but. Ces moyens, qui reposent sur des bases fausses, nous répugnent. C'est à nous de leur substituer d'autres moyens, plus propres et plus efficaces, qui, à l'heure sonnée d'une Révolution, ne feront pas couler vainement — comme toujours — par les rues de la ville, le sang des meilleurs fils du peuple.

Georges VIDAL.

De «La Revue Internationale Anarchiste Française, Espagnole, Italienne » du 15-2-1925.

---

(1) Il va sans dire que le Collectivisme stigmatisé par l'auteur, c'est le Collectivisme d'Etat, ou communisme autoritaire.

N. de la R.

Journal imprimé sur les presses de la SOCIETE GENERALE D'IMPRESSION (Coopérative Ouvrière de Production)
Ateliers : 61, rue des Amidonniers
Téléphone : 22-89-73
TOULOUSE

Directeur-Gérant : A. TURMO

ESPOIR CNT AIT
HEBDOMADAIRE • ORGANE DE LA VIe UNION REGIONALE DE LA C. N. T. F.

Histoire pour rire

Si je vous affirmais que c'est à moi qu'est arrivée cette histoire-là, vous n'auriez tout de même pas tort de croire qu'elle n'est quasiment qu'un tissu de mensonges. Mais comme je la tiens d'Allioska Ossipoff, vous pouvez la prendre pour complètement véridique. Allioska me l'a racontée à la taverne, devant une bouteille de wodka aux trois-quarts vide, alors que, selon son habitude, il était tout à fait saoul.

Or, Allioska Ossipoff ne ment jamais lorsqu'il est tout à fait saoul ; parce qu'à ce moment-là il est comme on dit, dans son état naturel. Et chacun sait que c'est quand il est ivre, que le plus grand menteur du monde dit toutes les vérités qu'il tenait en réserve tout au fond de sa tête.

Enfin, voilà l'histoire qui arrive. Qu'elle vous plaise ou ne vous plaise pas, elle est ainsi faite.

Ossipoff était un pauvre homme de chez nous qui travaillait beaucoup, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, et qui, pour cela, ne recevait que très peu d'argent. En ce temps-là, il ne buvait pas, certes, parce que Allioska avait à nourrir une femme et beaucoup de petits enfants. On ne pouvait pas connaître au juste le nombre des enfants de cet homme, pour la bonne raison qu'il en venait un au monde, presque à l'instant même où un autre mourait par la faute de la grande misère qu'il y avait dans le ménage. Et pourtant, c'était sûr que Allioska ne buvait pas. Ça, on pouvait le jurer sur les saintes icones. Alors, on se demande à quoi cela pouvait bien lui servir d'être sobre, puisque lui et sa famille souffraient de la faim, et de toutes sortes d'autres misères, comme cela se produit chez les gens où l'homme est ivre, du premier au dernier jour de la semaine. Le pope lui-même était dégoûté de ces gens-là, parce qu'il n'avait jamais affaire à eux, que pour un baptême ou un enterrement. Il y a des choses plus agréables que celles-là dans la vie d'un pope, surtout que chez les pauvres, on ne reçoit jamais rien en échange, quand on leur apporte les sacrés secours de la sainte religion. Parlez-moi des riches au moins. Chez eux, tout est rempli de bonheur. Il y a des galettes chaudes et croustillantes, de la wodka de bonne qualité, des petits cadeaux, de toutes sortes de nourritures délectables. Sans compter les effets pas trop usagés, et le linge qu'ils donnent avec un sourire aimable pour gagner leur petite part de Paradis.

⁂

Un hiver où il faisait bien froid, Allioska Ossipoff tomba gravement malade. Ça le tenait dans la poitrine et dans les reins, comme on dit, et il ne cessait, le pauvre, de tousser, de cracher et de gémir, en invoquant la grâce du Christ et de la Madone. Les plaintes et la douleur du pauvre monde, ça n'intéresse personne. Aussi, quand le moment de payer le loyer de l'izba arriva, comme il n'y avait pas un sou à la maison, le propriétaire dit comme cela, qu'il fallait jeter à la rue Ossipoff et toute sa marmaille.

Olga, la femme d'Allioska, alla trouver le propriétaire qui, lui, s'appelait Plotnikow, et avait une figure de mauvais homme. Il y avait là, la malheureuse Olga, et puis aussi les pauvres petits enfants qui pleuraient parce qu'ils n'avaient rien mangé depuis la veille au matin. Mais Plotnikow ne voulut rien entendre des supplications de la triste Olga, qui s'était mise à genoux comme on fait à l'église devant les saintes icones, et demandait un délai pour payer le loyer.

Plotnikoff était rouge de colère, et il fit jeter dehors, par ses domestiques, la femme et les enfants d'Allioska.

A la suite de cela, comme Ossipoff et sa famille n'avaient plus de maison, Olga et les enfants moururent de faim et de froid au milieu de la rue, sur le tas de neige où ils s'étaient réfugiés. Allioska, lui seul, survécut à cette épreuve, probablement parce que son temps n'était pas encore venu de mourir. Comme il aimait beaucoup sa femme et ses enfants qu'on avait emmenés au cimetière presque tous en même temps, Allioska se mit à boire pour noyer son chagrin qui était très grand, et c'est comme cela que j'ai connu cet homme, quelques jours après la Révolution.

Allioska racontait son histoire à tous ceux qui voulaient l'entendre, après lui avoir payé de quoi se rafraîchir le gosier. C'était l'histoire de Plotnikow, le propriétaire d'Ossipoff, qui, ma foi, était mort d'une bien drôle de façon.

⁂

D'abord, pour commencer, il y avait Ivanovitch qui était d'ordinaire fabriquant de cercueils. C'est un singulier métier. Mais il n'y avait pas plus gai compagnon que cet homme-là dans toute la Russie. Il chantait toute la journée, en suant et en clouant ses planches, avec lesquelles il faisait des boîtes très commodes pour mettre les défunts que l'on portait en terre.

Ivanovitch connaissait fort bien Allioska avec qui il se rencontrait souvent à la taverne. Lorsqu'ils cessaient de boire et de chanter ensemble, on aurait été bien embarrassé de dire lequel des deux était le plus ivre.

Alors, un jour, il y eût un miracle, parce que Allioska n'était pas ivre. Il alla frapper à la porte d'Ivanovitch, le fabriquant de cercueils qui chantait en clouant ses caisses de sapin, et lui proposa une petite promenade.

Ce fut chez Plotnikow qu'ils allèrent tout d'abord. L'ancien propriétaire avait été épargné par la Révolution, parce qu'il avait l'allure d'un petit bourgeois sans importance, et qu'on avait eu tant de mauvaises gens à saigner à blanc, qu'on n'avait pas encore pensé à lui.

Lorsqu'il vit entrer Allioska escorté de son compagnon, Plotnikow se demanda ce que cela pouvait bien vouloir dire. Alors Ossipoff qui ne savait guère dissimuler sa pensée, lui expliqua de son mieux qu'il était simplement venu pour le tuer. Plotnikow essaya de discuter sur ce cas qui lui paraisait bizarre, et ne lui agréait guère. Mais ce fut en pure perte. Allioska avait son idée dont il ne voulait point démordre. En plus de cela, il avait amené un paquet de cordes avec lui, et Ivanovitch était arrivé dans la maison, en portant sur son épaule, un cercueil qui sentait bon le sapin tout neuf.

On commença par ficeler soigneusement Plotnikow malgré ses

(Suite en page 3.)

HUMOUR FRANÇAIS

Le guide fait faire la visite à un groupe de touristes.

— Mesdames et Messieurs, vous voyez ici une momie de la plus haute antiquité. Elle date de 300 ans avant Jésus-Christ et nous pouvons supposer qp'elle a été vue par Moïse lui-même :

Une voix s'élève dans le groupe :

— C'est ridicule ! Moïse n'est certainement jamais venu dans ce musée !

★

Devant participer à un gala, un jeune chanteur soumet le programme de son tour de chant.

Première chanson : « La Mer » Ah ! non ! dit l'organisateur, il y aura Charles Trenet et il la chante aussi.

Deuxième chanson : « La Tactique du Gendarme ». — Impossible ! s'exclame le directeur, il y a Bourvil !

Troisième chanson : « Les Grands Boulevards ». — Non. Il y a aussi Yves Montand..

Alors, excédé, le jeune chanteur éclate : — Il ne me reste plus alors qu'à chanter la « Marseillaise ».

— Mais vous n'y pensez pas ! protestèrent les deux hommes. Le gala est présidé par le général de Gaulle !